

LES JUGEMENTS

LOUIS DANTIN

POÈTES

DE

L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

IIème série



ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE
MONTRÉAL

POÈTES
DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR:

Poètes de l'Amérique française (1ère série) (1928),

La Vie en rêve (1930),

Gloses Critiques (1931),

Le Coffret de Crusoë (1932).

LOUIS DANTIN



POÈTES

de

L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

ÉTUDES CRITIQUES

(IIème Série)



ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE
MONTRÉAL

PRÉFACE

Ces études poursuivent le même but et suivent les mêmes méthodes que celles d'un précédent volume. Je pourrais donc me dispenser d'un prélude quelconque s'il ne me paraissait utile de préciser certains principes qui ont guidé mon examen des oeuvres et inspiré mes jugements à leur égard. Il est étrange que la critique chez nous en soit encore à discuter ses bases, et que la poésie elle-même vacille dans ses définitions. Mais nous voyons des équivoques se glisser même dans ces notions essentielles. Je voudrais, en quelques remarques, tenter d'y rétablir l'exactitude et la clarté. Je voudrais tout au moins éclairer mes propres idées, en leur laissant le soin de se justifier d'elles-mêmes.

Il n'est pas aisé de savoir ce que certains de nos critiques entendent par le mot « poésie ». Ils lui donnent des sens si confus, et en même temps si excessifs, qu'il reste flottant dans la brume ou n'en sort qu'en figures outrées, monstrueuses. La poésie, dirait-on, pour eux,

c'est nécessairement la vision de choses surhumaines; c'est l'esprit transporté dans une région d'Apocalypse où passent des cauchemars à faire se dresser les cheveux; c'est un état d'envoûtement où l'on trépigne, où l'on délire, en proie à des dieux frénétiques; c'est l'émotion tordue de frissons sauvages; c'est la distillation d'essences si violentes qu'une seule goutte en produit la catalepsie ou l'extase. Ils ne semblent voir le poète que sous la forme d'un prophète gesticulant dans les éclairs, ou celle d'un possédé proclamant de fatales énigmes d'une voix aigüe et rauque de fièvre. Tout chant ne vibrant pas à ce diapason, n'ouvrant pas ces mondes inouïs, reste pour eux non avenu, prend place du coup parmi les « médiocres ». Non seulement l'idée, la passion transcendante, est pour eux l'élément essentiel du vers, mais il absorbe à peu près tous les autres. L'expression compte pour peu : le mot, sa beauté, son éclat; le style, sa perfection, son art, deviennent des jeux « académiques »; la syllabe mesurée, ses agencements et ses chocs, la magie des sons et des rythmes, sont des amusements futiles ou positivement

des entraves. La poésie ne se conçoit que dépouillée, toute nue, s'imposant par son seul squelette. De là vient que la prose l'exprime aussi bien que le vers, et qu'on peut être poète complet, au sens formel du mot, sans avoir jamais assemblé une strophe. De là vient que la poésie n'est pas un art, non pas même un langage distinct, mais n'existe et ne vaut que par ce qu'elle exprime. Et la façon importe peu pourvu qu'elle soit spontanée, bouillante, jaillie de la chair crue et de l'esprit en transe. En fait l'art est ennemi de la poésie, la gêne et la ravale, et l'on doit poser l'idéal d'une « poésie sans art ».

Il serait amusant de faire des citations pour démontrer jusqu'à quel point ces messieurs se montent et s'excitent à ce seul nom de Poésie, quel fond d'abîme ils y découvrent, à quels surnaturels pinacles ils le voient flotter. On est tenté de leur souffler : « Voyons, voyons, du calme ! Ce n'est pas si grave que cela ! ». . . Leurs théories, on peut l'admettre, contiennent des parts de vérité, mais elles sont, dans l'ensemble, hautement fantaisistes. Elles ne s'appuient ni sur la solide esthétique ni sur la

tradition consacrée par les siècles. La poésie est beaucoup plus vaste qu'elles ne veulent se l'imaginer. Elle n'est pas le panache de cimes solitaires que l'homme peut à peine gravir. Elle est immense et variée comme l'univers, diverse comme la beauté, multiple et compliquée comme l'âme humaine. La nature n'est pas toute entière dans ses océans et ses foudres : elle est aussi bien la goutte d'eau, le reflet, l'élytre, le brin d'herbe. Elle est câline, jolie, gracieuse, délicate, comme elle est hautaine et superbe. Elle sait se détendre, sourire, et séduire en se jouant. L'âme n'a pas que des spasmes et des ruées : elle s'émeut de chocs adoucis, de visions tranquilles. Elle connaît le miroitement des rêves indécis, le brouillard des mélancolies, la lueur lunaire des joies calmes. Elle a des aperçus en nuances et en demi-teintes, des élans aux poussées légères, des sentiments dont les fils menus s'entrelacent comme des dentelles. Et tout cela c'est la Beauté, parce que c'est l'être et la vie ; et c'est conséquemment essence poétique légitime. Vouloir exclure cela de la poésie vraie, ou n'en faire qu'une excroissance négligeable, c'est rétrécir

absurdement le domaine du Beau, son expression par l'art et le langage; c'est ignorer les facettes sans nombre où le monde peut se refléter, et où l'infiniment petit s'égalé à la masse des montagnes. Ce qu'on prend pour la Poésie, c'est une de ses mille formes; et la conception pêche surtout pour être incomplète et exclusive. Telle qu'elle est dans son étroitesse, elle contredit l'accord des dictionnaires et celui même du genre humain. Elle démolit des pans entiers de l'histoire littéraire: c'est le sabotage de tout le passé. Elle réduirait le catalogue des poètes à une demi-douzaine, les seuls qui aient atteint ce lyrisme effréné qu'on juge être leur sceau unique. Ni Virgile, ni Horace, ni Catulle, ni Lucrèce ne survivraient à ce massacre. Ronsard, Marot, Racine, La Fontaine, Chénier, Musset, Gautier, Rostand et des myriades d'autres, seraient rejetés dans les limbes. On se demande, en fait, s'il resterait quoi que ce soit de la poésie française. Car les classiques sont « académiques », les romantiques sont artificiels, les parnassiens sont froids, les symbolistes sont obscurs; nul d'entre eux n'a conçu cette « poésie en soi » d'où l'art poétique

est exclu. Ainsi, par élimination, on est conduit au pur néant. Il n'y a jamais eu de poésie française, pas plus que, d'après ces mêmes juges, il n'y a de poésie canadienne! Conclusion consolante pour nous, qui au moins ne sommes pas les seuls à mériter tout ce dédain!

J'entends la poésie d'une façon moins féroce. Je crois qu'elle doit garder un compas assez ample pour ensermer ce que les siècles ont regardé d'un seul accord comme bonne, authentique poésie. À côté du sublime (et le sublime n'est pas forcément hystérique), il y a la région où s'érigent les collines moyennes de l'idée, où s'exhale l'émotion simplement humaine, et où résonnent des voix choisies sans être tonitruantes et terribles. C'est là qu'habita la grande masse des aèdes de tous les temps, et il est un peu tard pour les chasser de leur domaine. La poésie, pour moi comme pour eux, c'est la pensée splendide revêtue d'harmonie. Et la pensée, c'est la cellule-mère, le germe vivant du poème. Mais la pensée est multiple comme l'être, et elle peut resplendir de toutes sortes d'éclats. Elle peut s'illuminer de puissance, de grandeur, de flammes d'in-

cendie; elle peut reluire aussi de grâce, de fantaisie, d'ingéniosité, d'humour, de rapports aperçus entre l'âme et les choses, entre les choses et leurs symboles, qui soient rares sans être inouïs, trouvés sans être révélés. Et voilà justifiés tous les genres poétiques, de l'épopée à l'épigramme! Je puis concevoir un poème qui soit Les Géorgiques et un autre qui soit La Divine Comédie. Je puis admirer à la fois Eschyle, Shakespeare, de Vigny, Verlaine, Samain, Laforgue, Jehan Rictus. Je puis goûter, avec la Légende des Siècles, les Odes Funambulesques, Vert-Vert, le Bateau-Ivre et même La Glu! Songez comme cela vous dilate, élargit vos jouissances et vos sympathies! Je constate donc sans broncher que certains thèmes poétiques (certains thèmes, entendons-nous bien) ne comportent qu'une prose affinée, spécialement brillante, rehaussée de parure métrique. Et plus la substance de la strophe se rapproche de celle de la prose, plus important devient le rôle de la forme pour la soutenir et la corser. L'art alors, toujours nécessaire, mais enfoui parfois sous la masse de l'idée ou englobé dans sa lueur,

surgira visible au dehors, charmera par lui-même, pourra créer l'attrait réel de l'oeuvre. Et si tout en cela n'est pas la Poésie avec plusieurs P, c'est la poésie tout de même; car c'est la pensée tantôt forte, tantôt agile, tantôt profonde, tantôt aérienne, luisant de l'éclat qui lui est propre, que ce soit celui de l'étoile ou de la mouche à feu, tintant à la musique des mots, clairs ou castagnettes. Même le mot à lui seul peut lui être un éclat, comme la musique pare la chanson et la rachète; et j'admets dans la poésie, à sa place légitime, la strophe qui me surprend par ses assonances rares, par ses syllabes choisies, par l'opulence de ses rythmes et de ses rimes, dussent les mots n'y jouer que le rôle de cymbales. En lisant le sonnet célèbre:

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles.

je sais parfaitement que cela est absurde : je n'y vois pas la moindre trace d'inspiration d'en haut, pas ombre de philosophie, pas une flammèche de passion, pas même un atome de bon sens. Rien de commun entre cela et Homère, et Pétrarque, et Keats. Et pourtant il y a

un casier dans les tiroirs de Poésie où même cela trouve sa fiche. Car là se jouent une fantaisie ingénieuse qui pose un instant un problème et prend des airs de découverte, des images vives, étincelantes, des alliances de sons prédestinés. Ce serait pure fumisterie (et ce l'est sans doute), qu'elle vaudrait par son invention, sa finesse et, grâce à sa valeur plastique, dépasserait encore la prose. Et pourquoi serait-il défendu à la poésie de nous amuser? Ainsi j'irai trouvant un charme et un lyrisme à ces vers sonores et ineptes:

A, noir corset velu des mouches éclatantes
 Qui bombillent autour des puanteurs cruelles. . .
 O, l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux!

Ces notions agrandies sont, à mon point de vue, celles qui conviennent à un critique. L'artiste peut être exclusif, et de là dépend même sa personnalité distincte; mais le critique doit être compréhensif; il doit se faire une âme versatile et souple, aux tentacules tendus pour happer la pensée des autres et la faire sienne en la réflétant. À l'égard de la poésie, il faut qu'il puisse la suivre en tous ses avatars et la

sentir à ses différents grades. S'il ne sait réagir qu'à ses tempêtes et à ses trombes, il est comme un galvanomètre qui ne mesurerait les courants qu'à partir de cinquante mille volts. Ce n'est pas dire qu'il faille confondre les valeurs. Il y a une haute poésie, il y a de grands poètes; et de là descend une échelle jusqu'aux rimes de café-concert. Mais à tous les étages, il y a ce qui tranche, ce qui dépasse, aussi bien que l'indifférent, le vulgaire. De la nullité au génie il y a une ligne médiane où commence le talent, où l'oeuvre vaut qu'on la respecte, exhibe des beautés positives; et ces beautés veulent être reconnues, appréciées pour ce qu'elles sont. Il est injuste autant que facile de les englober toutes sous le mot vague de médiocrité. La médiocrité couvre un champ aux bornes obscures, dont le cadastre n'a jamais été fixé. Il y a une médiocrité qui est au-dessous de la « ligne », il y en a une qui est au-dessus: de laquelle veut-on parler? Si tout est médiocre qui n'atteint pas les derniers sommets, alors les neuf-dixièmes de la poésie de tous les temps sont médiocres; il faut se résigner au médiocre comme à

l'air qu'on respire et renoncer à la critique ou la transporter dans la planète Mars. Etre si exigeant, c'est se mettre en dehors de la réalité littéraire et nager en pleine utopie. Et c'est s'acheminer vers des énormités risibles comme celles du Stupide XIXe Siècle, où même Victor Hugo prend la figure d'un imbécile.

Non seulement il faut juger les oeuvres avec une largeur sympathique: il faut les replacer dans leur milieu, dans leur époque, et les juger aux normes de leur temps. A côté des principes constants qui régissent la beauté, il y a, on n'en peut douter, des modes esthétiques, aussi changeantes et capricieuses que celles du costume féminin. Il y a des formules, des façons d'écrire, et même de penser, particulières à une époque, qui passent alors pour le dernier mot de l'art, et que l'époque suivante relègue aux vieilles armoires comme les chapeaux de l'an passé. C'est ce qu'André Maurois appelle « la querelle des générations » et qu'il explique, entre autres causes, par l'élément de surprise, par le charme de nouveauté, qui fait partie du plaisir esthétique, et qui

naturellement s'use par la répétition. Or, il faut l'avouer, une mode, en soi, en vaut une autre: on n'a le droit d'en condamner aucune au nom de principes éternels. Elles ont représenté l'idéal esthétique tel que le concevait une période déterminée. Et nous figurons-nous que notre temps possède la recette du beau définitive et immuable? Nos formules à nous ne sont qu'une mode parmi les autres: dureront-elles plus longtemps? Quand on a vu se succéder dans l'espace d'une vie romantisme, parnassisme, symbolisme, verlainisme, vers-librisme, valérisme, futurisme et le reste, on sent que tous les ismes n'ont qu'une autorité fugace et ne sauraient prétendre à s'imposer à l'avenir. Ils ne doivent pas non plus s'imposer au passé. Le critique, pour juger les oeuvres des ancêtres, doit assumer l'âme des ancêtres et accepter provisoirement leurs criteriums de beauté. Faute de cet éclectisme, on méconnaît de réels poètes dont le seul tort est d'être nés trop tôt. Pour tirer un exemple de la poésie canadienne, de ce que Fréchette a beaucoup vieilli, s'ensuit-il qu'il ne garde aucun mérite et qu'il faille le traiter avec le dernier mépris?)

Ecrivant en plein romantisme, Fréchette a fait une oeuvre romantique qui, sans être très haute, était pour son temps estimable et digne: elle devrait le rester pour nous. C'est ce qu'a bien compris M. Marcel Dugas dans l'étude équitable et intelligente qu'il vient de consacrer au poète-pionnier. Il n'est pas jusqu'au vieux Bibaud qui ne mérite pas les quolibets qu'on lui prodigue. A l'époque où la poésie en France restait dominée par Delille, Dorat, Lemierre et Népomucène Lemercier, on peut trouver que notre ancien a réussi une satire très passable; — et l'on devrait le dire au lieu de s'esclaffer.

J'en arrive aux poètes qui font l'objet de cette étude. Et je fais tout de suite une confession très franche, que d'aucuns trouveront honteuse: je n'ai pas entrepris l'analyse de leurs oeuvres dans la conviction arrêtée qu'elles ne valaient absolument rien. Si telle était mon opinion, je n'en tenterais même pas une anthologie. La nullité, l'insignifiance me répugnent autant qu'à personne. Je trouve ridicule de peser, selon l'expression élégante, « des chiures de mouche dans des balances d'argent ».

(D'un autre côté je ne juge pas utile d'employer des massues à écraser des mouches.) Qu'il soit donc entendu que j'estime chacun des poètes que j'ai pris la peine d'étudier dans ces pages. Ils peuvent ne pas habiter l'aire des aigles, mais ils volent assez haut pour qu'on lève la tête à les suivre. Aucun d'eux n'est indigne d'attention sérieuse; aucun n'est médiocre au sens péjoratif et négatif du mot. Ils ont tous l'imagination, l'élan, l'émotion vraie, l'intuition du monde et de leur coeur, avec la justesse des symboles, la science des mots et des mètres, bref le savoir-faire de l'artiste. Ils passeraient dans tous les pays pour chantres sincères et habiles, et nulle part la critique ne songerait à les insulter. Ce qui leur manque, à mon avis, c'est la hardiesse de l'idée, c'est l'audace d'explorer et d'exprimer tout ce que la Beauté peut enclorre. Leurs envolées sont, de ce chef, restreintes et tant soit peu craintives. Il est des horizons, des cercles, qu'elles s'interdisent de dépasser; et ce sont ceux-là qui peut-être élargiraient leurs découvertes. Mais c'est là un trait de nos moeurs plutôt qu'une marque individuelle. Il faut blâmer

PRÉFACE

de cette faiblesse nos timidités sociales auxquelles l'artiste est forcément soumis et qui posent des barrières à sa parole. Personnellement n'ai-je pas eu des strophes très innocentes soustraites au jour public par la plus excessive prudence? Ces limites, malgré tout, laissent encore un champ vaste où l'inspiration peut s'ébattre; et c'est celui que survolent nos poètes, faute d'aspirer aux stratosphères. La critique peut vouloir les pousser plus haut, mais elle a le devoir de reconnaître leur effort et de constater que souvent ils atteignent la beauté qu'ils ont poursuivie. Ce n'est aider ni le goût public ni la poésie canadienne que d'affecter à leur égard un systématique dédain par où ils se trouvent tous égalisés au sol, nivelés dans cette négation commune: « Nous n'avons pas de poésie. » C'est décourager nos talents en germe et détruire le peu de fierté qui nous reste de notre héritage mental. Mais avant tout ce n'est pas là une critique vraie, intelligente, digne du nom de critique qui signifie discernement, et qui implique la pénétration, la finesse, l'acuité sensible, la notion des nuances et la distinction des valeurs. Ces

piétinements massifs et sans choix, et les ruines qu'ils laissent ou voudraient laisser, rappellent l'éléphant dans la platebande. Je ne saurais envier ce symbole; et c'est pourquoi j'évite d'écraser le persil, les chrysanthèmes, au risque de laisser vivre à côté quelques herbes folles. Il est possible que l'autre système, en nous réduisant au néant, nous inspire de l'ambition; mais je crois plutôt qu'il nous porte à rester le nez dans la boue. Poètes, mes camarades, que je commente avec plaisir, que je juge avec sympathie, ne prenez pas mes sincères éloges pour des cris, des bééments d'extase; mais s'ils vous aident à constater votre propre valeur, à prendre confiance en vous-mêmes, sachez que j'aurai cru vous dispenser simple justice et ne veux d'autre gratitude que celle due à la vérité. Et si l'on vous soutient que vous n'existez pas, tâtez-vous un peu pour la forme et puis, sûrs après tout de vos os et de votre chair, conseillez à vos négateurs une paire de bonnes lunettes qui leur permette d'apercevoir autre chose que le Mont-Blanc.

Louis DANTIN.

Septembre 1933.

POÈTES

DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

NÉRÉE BEAUCHEMIN

SA DERNIÈRE ŒUVRE: « PATRIE INTIME »

Les gloires modestes peuvent être tardives, mais elles ont chance d'être durables. La renommée, souvent dédaigneuse des êtres qui ne font pas de bruit, se souvient pourtant quelque jour des vrais talents restés obscurs, des beaux efforts inaperçus, des hommes et des oeuvres qui survivent par leur seul mérite. Nérée Beauchemin, un des poètes les plus charmants que notre terroir ait produits, un ancien dont la vie a presque enclos notre histoire littéraire, semble enfin recevoir chez nous cette justice. Son dernier livre, *Patrie Intime*, en nous révélant à nouveau des qualités exquises, a forcé l'attention sur son oeuvre passée, sur sa vieillesse restée si étincelante et si jeune. En ce moment même un hommage s'organise qui réunira autour du vigoureux ancêtre, du doyen encore agissant de tous nos rimeurs, un

large cercle d'admirateurs et de disciples. Ses louanges seront célébrées, ses chants acclamés et redits. Il sera sûr enfin d'avoir été compris, d'avoir éveillé par sa voix une réponse dans l'âme canadienne. Nul temps n'est mieux choisi pour étudier ces derniers poèmes, dans lesquels sa personnalité littéraire se complète et se précise, où éclatent tous ses dons riches et délicats. En découvrir l'inspiration, le but, en évaluer le moule artistique, ce sera démontrer que notre estime ne s'égare pas, et joindre un témoignage de plus à ceux qui vont combler le rhapsode presque octogénaire.

Nérée Beauchemin, dans ce recueil comme dans ses oeuvres précédentes, s'avère un symphoniste au mode bien défini, à la gamme fixée et concrète. Il ne vise pas à l'art cosmopolite, aux visions évoquant des stèles écroulées, des palmiers lointains; aux fresques où se retracent des pans entiers de l'histoire humaine. Pas davantage il n'est curieux des doutes hardis qui séduisent l'âme, de ses problèmes, de ses passions brûlantes, de ses souffrances qui accusent le destin. Son coeur, son instinct, son attrait, l'entraînent vers des objets plus

simples et plus proches de lui. La nature qui l'émeut, ce n'est pas la Cybèle tragique, mère des pics, des abîmes, des déserts et des jungles, mais la terre verdoyante sur laquelle rit le grand soleil, celle des prés, des guérets, des érablières, qu'il a pu contempler du pas de sa porte, épandue tout au long des routes et des ruisseaux de Yamachiche. De même, les âmes qu'il réfléchit ce sont des âmes voisines, celles de frères et de soeurs enracinés comme lui au sol, survivants d'épreuves séculaires, gardant, à travers tout, l'amour de leur passé, le courage de leurs tâches, la sécurité de leur foi et de leurs espoirs. Beauchemin, comme Fréchette d'ailleurs et comme Pamphile Lemay, est essentiellement un poète du sol, mais dans un rayon, semble-t-il, encore plus restreint, avec une concentration plus menue et plus intime. On pourrait dire de lui qu'il n'a jamais vu Carcassonne; mais il a bien vu, par exemple, tout ce qui s'étale en deçà, et il s'en contente. Chez lui aucune trace d'exotisme; nul tableau que n'enserme l'horizon natal; — dans cet horizon même, des coins isolés et secrets qu'il est seul à connaître et à explorer. S'il sort un instant

de ce cercle, c'est pour saluer d'un vol bref l'autre patrie, la France ancienne, qu'il aime presque autant que la nouvelle, ou plutôt qu'il unit à elle dans une seule ferveur; mais il revient bientôt à sa France à lui, celle dont il déclare:

*La France où mon âme est toute,
Ma France, c'est mon pays.*

Tout lui est cher dans ce jardin de sa pensée: — il en admire les champs, les bois, les fleurs, les oiseaux, les moissons; il aime à voir fumer ses foyers paisibles; il s'attarde à ses vieilles maisons qu'emplit encore l'âme des aïeules; il loue ses paysans robustes, ses ménagères prudentes et ses vierges jolies; il répète ses curieuses légendes; il s'éprend de son vieux parler qui lui semble une précieuse relique. Dans toutes ces notations circulent une chaleur spontanée, une émotion d'autant plus vraie qu'elle demeure discrète et ne jette jamais les hauts cris. — Et des images qu'il trace il tire des sens, des allusions, qui transposent la matière visible dans le domaine de l'esprit. Cette poésie n'est pas seulement colorée, exac-

te: en modelant les êtres elle les affine, les subtilise, leur infuse une âme et un coeur.

Quelles strophes à la fois tendres et symboliques il consacre à l'érable, au vieil orme, au fleuve, au berceau, à la cloche! Quels mélancoliques dessous surgissent des quatrains de *La Maison vide!* Quelles notes limpides et fraîches comme celles de l'oiseau même trillent dans *Le Rossignol, Le Pinson, Le Goglu, La Perdrix!* Quelle scène d'apothéose suscite cette *Glaneuse* (qui devrait pourtant, il me semble, s'appeler la Fermière), fêtée par les êtres rustiques dont elle est la reine, dans la gloire du soleil levant! scène dont la pose lyrique rappelle le « geste auguste du semeur »:

*Debout, le buste droit, la poitrine gonflée
Du souffle que dilate et rythme le travail,
Elle attend, tout de toile et de laine habillée,
Le départ pour les champs des gens et du bétail.*

*Et la cour de la ferme, et la longue rangée
Des bâtiments, fenils et granges, ont frémi
Aux rustiques rumeurs dont la brise est chargée
Par un matin joyeux d'avoir longtemps dormi.*

« Bonjour à toi, bonjour! » à la fois semblent dire
 Les blés dont la rosée achève le roui;
 Et les herbes des prés que le vent fait bruire
 Semblent balbutier un poème ébloui.

« A toi tout le cristal dont mon eau se fait gloire! »
 Dit le puits. « C'est pour toi, c'est pour ton bel amour
 O reine des moissons, que j'offre et donne à boire
 À ton homme, à ta fille, à tes fils, tout le jour. »

Mais voici que soudain, frappant toutes les choses
 Et les êtres qu'enchaîne encore le sommeil,
 « Gloire à toi! » dit l'Aurore; « à toi toutes mes roses! »
 — « Femme, à toi tout mon or! » répond le grand
 [Soleil.

La Maison Solitaire est une autre esquisse où bat la nervosité sourde, la vie secrète des choses inanimées. Maison enfouie sous la vétusté de ses mousses, perdue dans l'ennui des champs vides, dans le silence glacé des soirs; sur laquelle pèse le deuil de tant de morts qu'elle a veillés; morte elle-même, on dirait, avec son seuil muet et ses fenêtres closes. Mais il suffit de l'apparition d'un enfant, d'un cri joyeux qu'il jette à l'aube, pour la faire vivante et vibrante, pour lui faire reprendre avec énergie la routine de ses tâches. Et cette

résurrection se lève avec une saisissante beauté. Splendides aussi, les strophes vouées au passé vénérable, au souvenir de nos héros. Elles rayonnent plus que de l'enthousiasme: elles ont l'exaltation, la piété d'un culte. Odes à Bréboeuf, à Montcalm, à Crémazie, d'une envolée si large et d'un accent si attendri; — et ce morceau étrange, *Papineau*, où luttent l'admiration humaine et l'effroi des verdicts divins, que termine ce trait lapidaire:

*O troublante hantise! ô tristesse! L'Histoire
Devant Dieu, le seul juge infailible des temps
Interdite, s'arrête. . . Et le burin de gloire
Sur les tables de bronze est encore en suspens.*

Car, on doit le noter, cette muse, étant si canadienne, est par là chrétienne et mystique. La foi, pour elle, outre qu'elle est une sève plongeant jusqu'aux racines de l'âme, est une tradition, un héritage, une part de la patrie intime: et cela lui assure un double amour. Comme ce fidèle sent bien la haute poésie des mystères, et comme il l'exprime noblement! On se demande pourquoi la poésie religieuse est, de nos jours, si faible et si fade. Parmi cette

masse de rimes encombrant les revues pieuses, on est surpris de ne trouver qu'élangs anémiques et informes, effusions indigentes bêlant une sensiblerie puérile, couplets sans pensée et sans style où la foi est rapetissée, où l'amour de Dieu même veut des caresses de cinéma. Ces musettes futiles, cette eau claire, en même temps brouillée, ne reflètent à aucun degré le sérieux des dogmes, la majesté des rites, la terreur de l'Horeb ou du Calvaire. C'est de la religion diluée et dénaturée. Et dire que ces poulets succèdent aux *Fioretti*, à Ruysbrock, à Hildegarde, aux cantiques de Saint-Jean de la Croix et de Sainte-Thérèse! Mais n'ayez crainte que Nérée Beauchemin maltraite ainsi sa foi bien-aimée: il l'a placée dans des régions plus hautes. Elle le captive non pas par des émois mesquins, mais par ses splendeurs surhumaines, par ses bienfaits profonds, par l'appui qu'elle donne à la vie. Il lui demande, non des chatouillements, mais de puissantes et salutaires secousses. Et ce qu'il chante en elle, c'est ce qu'elle a de grand, de fort, de radieux en même temps que de maternel et de tendre. Je crois sans hésiter qu'avec Paul Clau-

del, Francis Jammes, et leurs émules si parsemés. Nérée Beauchemin puise aux vraies sources de la poésie catholique, qu'il lui rend la sincérité, l'orthodoxie, le sens mystique, l'émotion saine qui lui ont manqué si longtemps. Dites si cette *Liturgie* ne claironne pas le Verbe Sacré, ne vous frôle pas du souffle ardent des Pentecôtes:

*Précédant les flambeaux et le thuriféraire
Et par les deux induts en triomphe escorté,
Le diacre, portant haut l'évangélaire,
Monte à l'ambon, parmi l'encens et la clarté.*

*Il monte, glorieux, et sur l'aigle de cuivre
Dont la grande aile semble ouverte pour l'essor
Il expose, il étale, il déroule le livre
Tout fleuroné de pourpre et tout niellé d'or.*

*Sur le vélin sacré par trois fois il balance
L'encensoir, et, tourné vers le Septentrion,
Il chante. Toute oreille écoute. Le silence
Des nef s vibre aux éclats de l'intonation.*

.....

*Debout, peuple, debout! Dieu parle, et sa parole
Du lointain crépuscule au plus lointain levant,
Dans tout l'orbe des cieux, par tout l'univers, vole
Sur les ailes de l'aigle et sur l'aile du vent.*

Le même courant intense électrise le *Rameau Bénit*, *Veni Creator*, *La Prière Ancestrale*, *O Prêtre*, *Auguste Ami!* pièces magistrales, absolument superbes. Dans une éloquente fantaisie, confondant en une seule les deux traditions qu'il vénère, le rêveur fait tinter cet *Angélus Lyrique*, en l'honneur à la fois de la dame du manoir et de la Dame des cieux. *Le vent qui souffle du couchant* soulève les voiles d'horizons calmes pour l'homme qui a longtemps vécu; et c'est lui-même sans doute que l'auteur exhorte à l'espoir en face de l'au-delà plus proche:

*Toi qui marches vers l'Inconnu
Sous le frisson qui te pénètre
Jusqu'au plus profond de ton être,
Tu trembles comme un homme nu.*

*Voici l'invisible frontière
De ces impénétrables lieux
Où commence à poindre à tes yeux
Le lever de l'autre lumière.*

.....

*Vers cet éternel lendemain,
Dieu des temps, c'est toi qui me pousses;
Dans la douceur de la secousse
Je sens la douceur de ta main.*

Mais il ne faut pas se méprendre au mérite de cette poésie, aux causes qui la font si vivante; croire qu'elle est toute dans l'élévation, le mouvement, la chaleur émue. Il est clair, au contraire, qu'elle possède en outre l'art, le métier, le savoir-faire. Un art très précis, très subtil, soucieux du détail, choisissant ses couleurs avec une discrétion savante. — C'est en cela que Nérée Beauchemin a été chez nous un précurseur, devançant la technique des nouvelles écoles. Au temps où Crémazie, Fréchette, suivaient résolument les traces du tout-puissant Olympio, Nérée Beauchemin découvrait déjà les points caducs du romantisme; il cherchait un art moins pompeux, plus simple, et mieux adapté à la vie. Il se créait une strophe personnelle, où perçait la poursuite de l'expression choisie, de l'image sobre, du mot enchâssé comme une pierre, et s'apparentait de la sorte à Coppée, à Sully-Prud'homme. Il préférait aux mètres lourds le quatrain octosyllabique, plus agile et plus souple aux jeux lutinants de la rime. Il bannissait le trope tapageur, violent, heurté, pour la suggestion délicate qui jette son sens comme un arôme.

Toujours il gardait dans son vers la logique, la clarté françaises. Aussi, de tous nos poètes de cette ère est-il sûrement le plus « artiste », — et même les plus récents dépassent-ils sa forme habile? J'en connais très peu qui pussent faire plus moderne et plus sculptural que ceci, étaler mieux la couleur pour elle-même:

*La profondeur du ciel occidental s'est teinte
D'un jaune paille mûre et feuillage rouillé,
Et, tant que la lueur claire n'est pas éteinte,
Le regard qui se lève est tout émerveillé.*

*Les nuances d'or clair semblent toutes nouvelles
Le champ céleste ondule et se creuse en sillons
Comme un chaume, où reluit le safran des javelles
Qu'une brise éparpille et roule en gerbillons.*

*Chargé des meules d'ambre où luit, par intervalle,
Le reflet des rayons amortis du soleil,
Le nuage, d'espace, en espace, dévale,
Traîne, s'enfonce, plonge à l'horizon vermeil.*

*Mais l'ombre, lentement, traverse la campagne
Et glisse, à vol léger, au fond des plaines d'or.
Septembre, glorieux, derrière la montagne
A roulé, pour la nuit, le char de Messidor.*

Par la finesse de sa diction, par la grâce de

sa touche, autant que par l'envol et la sympathie de son rêve, Nérée Beauchemin demeure au premier rang de nos poètes, et il sera difficile de l'en déloger. On a mille fois raison de l'honorer, de lui faire fête. Il faut le remercier aussi: son oeuvre est pour nous un bienfait. Sans lui, sans ses vers imprégnés de toutes les choses que nous aimons, notre richesse mentale serait incomplète; il manquerait un coin à la patrie intime.

GONZALVE DÉSAULNIERS

LES BOIS QUI CHANTENT ¹

M. Gonzalve Désaulniers nous offre l'aventure peu commune d'un poète reconnu, estimé depuis des années, dont les vers ont sonné maintes fois dans nos réunions littéraires et patriotiques, ont même volé jusqu'aux rives de France, et qui en est encore à publier son premier livre. Les bardes allaient ainsi semant leurs virelais au hasard de leurs longs pèlerinages bien avant de songer à les écrire. Il y a quarante ans, davantage peut-être, que M. Désaulniers, alors en pleine jeunesse, sentit germer sa vocation poétique. Vocation, il est vrai, enchevêtrée à beaucoup d'autres, qui devait tout-à-tour le pousser vers la presse, la politique, les oeuvres d'avance nationale, les joutes d'une carrière d'avocat extrêmement

¹ Ecrit en préface au recueil des poèmes de Gonzalve Désaulniers, publié par la Librairie Beauchemin, Montréal.

remplie, et finalement l'asseoir sur le siège honoré du magistrat. Mais ces activités elles-mêmes se sont toujours mêlées pour lui de certain élan chaleureux, de certaine vision large et qu'on pourrait dire poétique. Apôtre, dans le journalisme, d'un libéralisme élevé; défenseur, au barreau, des droits de la parole et des causes qu'on croyait perdues; missionnaire en tout temps de nos affinités françaises, il a su mettre à tout cela comme un souffle idéal, comme un rythme exalté et généreux. Il n'est même pas un magistrat tout-à-fait comme un autre: les pandectes n'ont pas raidi sa conversation, ses manières; s'il est grave quand il faut, rien n'a pu le faire solennel, et jusqu'en ses verdicts paraît l'aisance de l'homme du monde. La toge posée, il se délecte comme jadis à des soirées d'art ou de lettres où se poursuit l'inutile Beauté, où il jette les factums par-dessus les moulins. Serait-ce trop de conclure qu'il fut toujours, en tout, et peut-être avant tout, poète?

Il est temps, dès lors, que finisse la tradition orale où flottaient vaguement ses vers. Ce recueil nous les livre enfin, moulés dans un

galbe définitif, soustraits ainsi au risque de l'oubli. Et ce fait marque un bon moment dans l'histoire de nos lettres canadiennes. Elles s'enrichissent par là d'une oeuvre sérieuse et brillante, ayant son caractère à part et comblant une lacune que garderait, à son défaut, la suite de notre poésie. Avez-vous remarqué que Crémazie, Lemay, Fréchette, ces artisans de notre renaissance poétique, ont pris surtout du romantisme la conception épique, l'émotion tourmentée, la période pompeuse, l'image grandiose et éclatante? tandis que Nérée Beauchemin, précurseur en cela des écoles futures, dépassa, lui, la mode romantique et s'installa avec Coppée, Sully-Prud'homme et les parnassiens, en un cénacle épris surtout de précision, de finesse et de ciselure? Il semble qu'un grand et fort courant ait été négligé; celui qu'avaient ouvert Chénier, Vigny et Lamartine: le torrent du lyrisme pur, où l'âme épanche ses rêves en effusions plus libres, avec la chaleur, l'abandon des forces spontanées; poésie faite surtout d'imagination, de tendresse, de mélancolie et de grâce; dont la musique est mélodie plutôt qu'accord de gammes savan-

tes; dont l'art se dissimule sous une splendeur égale et discrète. Poésie franchement idéaliste, partant de la nature pour la dépasser, soucieuse de refaire et d'agrandir la réalité plutôt que de s'asservir à elle; dédaignant, dans la forme, les contrastes heurtés, les traits durs, les couleurs criantes; gardant aux sentiments, aux êtres, une ligne onduleuse et fluide, des demi-teintes fondues, des reflets vaporeux, certain vague mystique et berceur. M. Désaulniers, le premier chez nous, représenta cette influence distincte, la conception lamar-tinienne et purement lyrique de l'art; je ne sais après lui que Robert Choquette qui l'ait reprise et poursuivie.

Or s'il est vrai que le lyrisme ait paru vieillir et faire place à beaucoup de théories plus froides, il n'en reste pas moins un des éléments éternels, intrinsèques, de la poésie, et aucun vrai poète, même en le niant, ne lui échappe. C'est par lui que la poésie est un chant, un essor, s'élève au-dessus des idées vulgaires et des platitudes réelles, divinise les soupirs de l'âme, transforme l'univers en l'exaltant. Nul caprice esthétique ne

saurait bannir du poème l'idéal et l'enthousiasme, ses deux ailes nécessaires, en faire un simple bruissement de mots et de syllabes. Même les écoles où le lyrisme restreint ses envolées, se revêt de formules compassées et plastiques, lui rendent hommage en le déguisant. M. Désaulniers reste donc dans la tradition la plus haute en s'avérant poète lyrique, disciple de ce Lamartine qui le fut de Pindare et de Sapho. Il a d'ailleurs sa personnalité; il sait renouveler l'imagerie des maîtres, infuser leur esprit à des thèmes présents. À côté d'harmonies fraternelles aux leurs, il module des airs plus légers où l'observation fine, le sentiment ténu, même le marivaudage subtil, confinent à la chanson, jettent une note souriante, spirituelle et vive. Le chantre de Milly se reconnaît dans *Le Golfe*, dans *Le Tisserand*, dans *Soir Gaspésien*; mais M. Désaulniers réclame pour lui seul *Caprice*, *Comme dans un Rêve*, *Les Fleurs Jalouses* et *Vous Souvenez-vous?*

Que nous importent, après tout, ses ascendances mentales? Prenons son oeuvre pour ce qu'elle est. Parcourons ces poèmes, et surtout

les plus étendus, ceux où l'auteur développe à l'aise sa pensée, son inspiration, sa technique. Il est incontestable que ces alexandrins semés en jets prodigues, se suivant comme les flots déferlent, sont beaux, symboliques, expressifs, se pressent tous d'un mouvement large vers une impression unique et intense. Ils ont la fermeté de la réflexion et la mollesse du songe, l'émotion concentrée et chaude, l'éclat d'images révélatrices, l'aisance d'une langue pure et choisie. Ce sont des vers classiques où l'âme de nos jours se déverse, qu'elle emplit de vie bouillonnante sans en briser le moule parfait. La plupart ont jailli en face de la nature; ils en dégagent le calme, le mystère, les voix sympathiques et profondes, surtout la nostalgie pénétrante.

Oh! que le son du cor est triste au fond des bois!

Les bois eux-mêmes sont tristes, et ils n'en sont que plus charmeurs. Mais parfois ils sourient, et alors ils nous baignent de joie à nous faire pleurer. Ces sensations se dressent, vivantes, dans des églogues comme *Les Pins*, *Vita et Mors*, *Matin*, *Lettre de la Montagne*.

Le poète communie aux sèves, aux vieux troncs, aux feuillages, entre dans leur silence, s'absorbe dans leur vie secrète.

*Mêler mon âme éparse à l'âme de la sève,
N'être plus qu'un reflet qui nage sur les eaux,
Murmurer comme font la branche et les roseaux,
Ou comme fait le vent qui rôde sur la grève;*

*Dans l'orme, le bouleau, la source et le ravin,
Recevoir la caresse immense de la vie,
Et rejoindre, animant la matière asservie,
Le principe éternel dans l'atome divin.*

Sous ces ramures quasi sacrées, il aime à replacer l'homme primitif, l'Indien qui y régnait et dont l'ombre y circule encore. C'est le thème de plusieurs morceaux: *Naouitha, La Fille des Bois, La Chanson des Bois, Le Pardon des Bois*. Et sans doute cet Indien s'idéalise de pied en cap; c'est un Indien travaillé, sculpté; c'est l'Indien de Châteaubriand; il pense et soupire comme René, il parle comme Atala et Chactas. Mais, tout factice qu'il soit, il exprime noblement des idées, des aspirations humaines, les rêves de coeurs naïfs, les regrets d'une race disparue. L'amour de la fille des bois, c'est l'amour sécu-

laire chantant en elle sa chanson magique, la même que dans le cœur d'une princesse. Si les Grecs peuplaient leurs forêts de nymphes purement imaginaires, nous est-il défendu de voir ces fantômes mi-réels rôder autour de nos érables?

L'amour civilisé lui-même prend volontiers chez le poète un tour idyllique et sylvain. Ce sont les grèves, les sentiers ombreux, les champs de marguerites, qu'il voudrait pour décors aux confidences et aux baisers.

*Nos rires éclataient sur les routes déclives
Alors que les fossés bordés de fleurs tardives
Embaumaient l'air et que dans mon blanc tablier
Tu cueillais la framboise et le fruit du mûrier.
Quand les soirs déroulaient le voile des pénombres,
Muets, nous regardions se détacher les ombres
Des flancs de la montagne, et sur les bois épais
Mélancoliquement redescendre la paix.
Des silences soudains montaient des lacs tranquilles,
Et nos yeux, s'égarant aux pieds de leurs presqu'îles
Qu'un cercle de clartés nocturnes entourait,
Réflétaient l'infini du ciel qui s'y mirait.
Puis, lorsque retombaient les ultimes ténèbres,
Semant d'étoiles d'or leurs tentures funèbres,
Tu t'asseyais comme un amant à mes genoux,
Et la douceur des nuits se glissait entre nous.*

Mais c'est la fuite des éléments qui lui révèle, par contre, l'inconstance fugace des coeurs. (*Ne cherchons pas, Automne*). Et ces appels, ou ces regrets, empruntent à la nature une sincérité fraîche, une tendresse profonde et tranquille.

En dehors de ces bois qui chantent et de ces coeurs qui chantent sous bois, c'est la patrie encore qui inspire M. Désaulniers: la patrie nouvelle et l'ancienne, elles ne font pour lui qu'une seule France. *Canada* eût pu nous fournir, tout comme les strophes de Routhier, un vibrant hymne national. *Mouettes de France* claironne la revanche de nos frères longtemps attendue. Enfin, dans un récit palpitant d'une flamme héroïque, les deux patries se joignent, s'enlacent, et scellent leur alliance dans le sacrifice et le sang. Et si l'on admet tout d'abord l'idéalisme transcendant et la fièvre extatique du thème, *Pour la France* est une pièce admirable, pénétrée d'essence poétique, soulevée d'une exaltation hautaine, dite en des vers où chaque mot porte juste, éveille une sensation, sonne une musique délicieuse: en somme, l'un des beaux cris qu'a suscités la

dernière guerre: « Ecoute », dit l'amie courageuse au fiancé qui va partir:

*Ecoute, l'Angelus tinte; dans l'air léger
Monte jusques à nous l'appel de ton clocher. . .
Comme elle vibre en ce moment, la cloche ailée!
On disait que son âme à notre âme est mêlée
Et que, grave, elle prête à son battant d'airain
Pour raffermir nos coeurs, les accents du tocsin.
O cloche, par-dessus nos montagnes sauvages,
Sonne sur les cités, sonne sur les villages;
Que ta voix, ébranlant les vieux clochers pointus,
Dresse sur leurs ergots les coqs qui se sont tus.*

Enthousiasme, harmonie, justesse, éclat discret et soutenu, balance entre la pensée et l'image, correction et grâce de la strophe, cela résume la poésie de M. Désaulniers, en fait la plus rapprochée qui soit chez nous de la grande manière lyrique. Et l'idéal qu'elle exemplifie n'a pas succombé, quoi qu'on dise, au flux des modes changeantes et à l'assaut des couches nouvelles. Cet idéal survît aux évolutions esthétiques parce qu'il naît d'instincts permanents et impérissables. Pourvu qu'il s'exprime fortement, en formules simples et directes, en une langue dégagée de caprices

transitoires, il n'a guère risque de vieillir. C'est pourquoi les meilleurs poèmes de Gonzalve Désaulniers gardent encore toute leur jeunesse, celle que gardent *Le Lac* et *Le Cor*, la jeunesse des choses toujours vraies. Nous ne saluons pas cette oeuvre comme une plante d'herbier, mais comme une tige bien vivante qui, surgie de lointaines racines, s'épanouit pour nous, pare le sol que nous foulons. Ce livre marque à la fois une date historique pour nos lettres, date qui se placerait, en droit, entre Fréchette et Nelligan, et des heures très charmantes que les plus modernes, les plus difficiles d'entre nous passeront à le lire.

ALPHONSE BEAUREGARD

LES ALTERNANCES

L'hiver semble être chez nous la saison des végétations littéraires (et ceci contredit en plein la théorie récemment émise qui attribue notre lenteur intellectuelle au « travail de congélation du climat »). Les premières neiges de cette année nous ont valu une éclosion d'oeuvres et d'oeuvrettes touchant à la poésie, au drame, à la nouvelle, et même au folklore et à la musique. Cette activité prouve au moins l'existence d'une sève, la poussée d'une vie mentale se faisant jour à travers nos étouffantes vulgarités. Il faut saluer tous ces essais pour l'effort qu'ils décèlent, et quelques-uns pour leurs éléments de réelle valeur.

Les *Alternances* d'Alphonse Beauregard ont ouvert la série. J'arrive le dernier pour parler des *Alternances*. Elles ont subi déjà la critique forcenée, la critique extatique et la critique juste milieu. Je ne sais trop où je puis me

faufiler avec quelque chance d'être inventif. Résignons-nous à être simplement honnête, quelque soit l'entourage où cela doive nous placer.

Je retrouve dans ces vers les excellences et les défauts qui m'avaient frappé dans une première oeuvre. L'art de M. Beauregard s'y montre, comme jadis, essentiellement cérébral et subtil. Ses visions sont surtout des visions d'idées; le sentiment, s'il perce, n'est jamais entièrement libre des activités de l'esprit. Le poète est un philosophe qui en même temps s'exalte et médite, célèbre et analyse, qui observe et qui pèse sa propre émotion. Il n'est donc ni naïf ni spontané au sens des poètes-rossignols qui mettent toute leur âme dans un trille. Il ne sait pas, d'une impression vaporeuse, à peine consciente, tirer des rythmes qui charment par leur imprécision même. Il lui faut un problème à creuser, une sensation humaine à retourner comme sur une claie, une souffrance à disséquer en la gémissant. C'est ce que d'aucuns lui reprochent, oublieux, selon moi, de l'étendue sans bornes, de la multiple variété du domaine poétique. La Beauté n'est

restreinte à aucune des formes de l'être: elle luit sur les cimes de l'idée aussi bien que dans les retraites du coeur ou dans le jeu des phénomènes sensibles. Il y a de la rêverie dans la méthaphysique, il y en a dans la psychologie, il y en a dans l'astronomie et dans le calcul infinitésimal. Platon, Lucrèce, Michelet, Sully-Prud'homme, sont des poètes de premier ordre pour avoir distillé les essences précieuses de la science et de l'histoire. Le monde entier, dans tous ses règnes, n'est qu'un jardin de symboles et de mirages. L'Art est en solution dans tout comme l'or dans les vagues de la mer. On ne peut donc *a priori* nier une poésie parce qu'elle est transcendente ou profonde: qu'on discute seulement si elle l'est avec éclat et grandeur. Et chez nous moins qu'ailleurs est-il séant de faire grise mine à la littérature pensante. Notre art a souffert de tout temps d'anémie intellectuelle: il a tout mis dans l'expression, sans souci de la substance forte, de la création originale, et c'est pourquoi, dans son ensemble, il est resté piètre et futile. Remercions M. Beauregard de commencer par l'invention, l'obser-

vation, la déduction hardie ou ingénieuse, et de réduire le mot à son rôle d'écorce.

Sans doute, si cette poésie est froide ou inerte, elle sera médiocre, et alors nous pourrions regretter qu'elle soit raisonneuse, comme nous la blâmerions d'être sentimentale. Mais les plongées qu'elle affectionne sont-elles vraiment si glacées? N'a-t-elle pas son élan et son envol? Je remarque, pour ma part, qu'elle énonce rarement un fait sans l'électriser d'une image, qu'elle s'efforce à choisir pour ses abstractions le symbole distinctif et étincelant, qu'elle se préoccupe d'harmonie, de mesure, et qu'à travers ses formes parfois calculées un tourment intime la pénètre. Dans son lyrisme d'un genre à part, l'éclair jaillit de l'effort mental, le trope fleurit des constatations et des axiomes; mais c'est pourtant de la vie, de l'enthousiasme, parfois même assez de désordre pour créer une sorte d'obscurité mystique.

Il n'est pas de thème plus sévère que celui de la déchéance de l'âme sous l'enserrement des instincts inférieurs. Qu'importe, si le poète l'anime à la façon d'un drame, le pose dans une lumière sympathique et chaude?

*Mais, ô matière épaisse,
 Matière envahisseuse, enlisante maîtresse,
 On ne s'approche pas impunément de toi.
 Le Rêve délaissé devient Désir étroit.
 Lentement le regard de poussière se voile;
 Les mots perdent leur don d'imagiers: une voile
 N'évoque plus les beaux paysages lointains.
 La pensée apparaît un labeur surhumain;
 On l'écarte, et bientôt n'en sachant plus l'usage,
 On est forcé d'entendre en soi le bavardage
 De tous les appétits bornés et primitifs.
 Les minuscules faits et les besoins chétifs
 Forment une broussaille opaque, où l'on végète
 Dans la trouble stupeur de l'herbe et de la bête.*

Soyez sûrs qu'un simple casuiste n'aurait pas écrit cela. Permettons à M. Beauregard de prêcher l'ascétisme dans une langue aussi variée et aussi ferme; et comparons, au besoin, ces leçons morales à celles de Ducis ou de Jean Racine.

De même, son âme sentimentale est vibrante même quand elle se surveille et se restreint. Il a délaissé dans ce nouveau livre son attitude insouciance envers la femme: il vit maintenant sans fausse honte les crises et les angoisses du cœur. Ce n'est pas seulement dans des jeux

de virtuose comme *Le Damné*, fictifs à force d'être violents, qu'il clame le tourment d'amour; c'est dans des pièces d'une passion vraie, dont l'impitoyable lucidité accroît encore l'inquiétude. Ainsi ce curieux *Reconquérir*, où l'énoncé de stratégie minutieuse et en apparence très calme éclate en cri suraigu de désir:

*Cependant que, brûlé, l'âme changée en cuivre,
Insensible au fardeau comme au plaisir de vivre,
Je ne serai plus rien au monde qu'une voix
Pour que l'aimée entende et revienne vers moi.*

ou bien cette *Nuit Suprême*, baignée d'une tendresse d'autant plus grisante qu'elle se sent incertaine et courte; ou encore les rêves lancinants et morbides de *Possession*.

Si cela garde un air blasé, voici du sentiment clair et jeune, de la délicatesse souriante et de la grâce. *Le Sentier* est un de ces apologues à la manière de *l'Arbre Mort*, où l'âme et la nature se confondent dans un même symbole. Parce que ce sentier a été foulé maintes fois par le couple épris, qu'il a entendu leurs confidences et suivi le progrès de leur mutuel

caprice, il s'identifie tout à coup avec les souvenirs qu'il rappelle: il devient la route même de leurs pensées. Chaque buisson qui le borde est une caresse en fleur, chaque détour est un incident de l'aventure amoureuse, le rocher embusqué est la menace d'une querelle; et quand le laciis vagabond débouche enfin sur le lac sans rides, on se trouve non en face d'une nappe matérielle, mais en présence même du vaste Amour. Et ceci est-il moins joli, moins pur, pour faire courir une idée subtile à travers le tissu du paysage, pour mettre en branle un peu de réflexion, pour laisser, au-delà du tableau sensible, quelque chose à chercher et à deviner? Je vous assure que *Le Sentier* est une des plus charmantes allégories de notre littérature sentimentale.

Toute la dernière partie du livre montre, d'ailleurs, M. Beauregard sous les aspects traditionnels du « poète »: sensible à la beauté directe, aux effluves sonores, aux brillantes fantasmagories. Si des pièces comme *Les Iles*, *Gratitude*, *Bonheur Lucide*, n'émanent pas d'une entente secrète avec la nature, d'une fraternité cordiale avec les formes et les couleurs,

alors il n'y a pas de « paysages sentis » dans Lemoyne ou dans Léon Dierx.

Quant au langage de cette poésie, il est inégal: c'est sa grande lacune. M. Beauregard, n'est pas un styliste impeccable. Il a le respect du verbe, du pronom et de l'adjectif, mais il n'en a pas le culte. Sa phrase atteint la perfection, mais elle redescend; elle sonne le plus souvent le pur métal français, mais elle a de soudaines fêlures. On a cru voir dans ce volume, comparé à celui des *Forces*, un immense progrès d'expression. J'avoue que cette avance ne me paraît pas bien définie. Ici comme là M. Beauregard manie le vocable tantôt en maître et tantôt en combattant. Les *Alternances* n'ont pas de vers plus immaculés que ceux de *Elle et Moi*, ni les *Forces* de rimes plus douteuses que celles de *Nouvel Amour*. Ce qui est sûr, c'est qu'on croise à chaque page de l'oeuvre nouvelle des strophes burinées au stylet, des images superbes et lapidaires:

*La neige qui s'arma dans l'extase du froid
D'une beauté trop loin de la vie et traîtresse.*

*On se réveille las, mais sur la terre encor . . .
Il circule du sable en soi depuis la veille.*

On le choix entre la jouissance des très beaux vers et l'agacement des lignes imparfaites. Je préfère savourer, comme impression finale, parce que les beaux vers l'emportent de beaucoup, qu'ils mènent absolument la marche du livre. Les autres sont des accidents regrettables, qu'un peu de surveillance eût évités. Ce m'est toujours un sujet d'étonnement de voir des artistes capables du mieux se résigner au moindre par nonchalance, ou manque d'auto-critique; — mais enfin si M. Beauregard, avec tant de hautes qualités, ne connaissait ni faiblesses ni somnolences, il serait tout-à-fait un grand poète, et nous ne pouvons exiger cela. Il me suffit qu'il soit, en une forme souvent admirable, le plus chercheur, le plus réfléchi, le plus mentalement actif, le plus curieux de sensations rares, le plus indépendant, peut-être en somme le plus nettement personnel de tous nos poètes.

RENÉ CHOPIN

LE CŒUR EN EXIL — DOMINANTES

Ne nous faisons pas d'illusions modestes, pas plus que d'illusions excessives. En dépit des tant difficiles arbitres qui proclament aux échos notre fondamentale nullité, nous avons eu et nous avons de bons, de notables poètes. Allons plus loin sans crainte: nous en avons d'excellents et de supérieurs. Cette assertion s'impose sans contradiction raisonnable en présence de l'oeuvre nouvelle de M. René Chopin. Elle s'était démontrée il y a vingt ans par le recueil de ses premiers poèmes. Il devenait dès lors impossible et injuste (sans parler d'autres bonnes raisons) de refuser à la poésie canadienne sa place légitime au soleil, de nier la valeur certaine de ses meilleurs représentants. M. Chopin lui-même, très opportunément, revient mettre un barrage à ces dédains outrés, et parfois imbéciles, dont une vague

nouvelle nous assiège, et qui, s'ils nous envahissaient, tueraient bientôt chez nous tout effort et toute confiance.

J'entends joindre en une même étude les deux livres où s'est révélé ce ferme et précieux talent. Ils se sont continués, complétés l'un l'autre, esquissant à peine une évolution, et m'offrent le moyen de combler dans ces pages critiques une lacune que j'ai plus d'une fois regrettée.

Il faut toujours en venir aux principes, et juger une oeuvre quelconque d'après son accord avec eux. La critique soi-disant impressionniste ne vaut qu'entre les mains de juges pénétrés des normes de l'art, du sens de la beauté, et dont l'impression se confond avec le discernement et le goût. De la masse de définitions qu'on inflige à la poésie, je me permets de tirer celle-ci, qui paraît les résumer toutes, qui a l'avantage d'être claire, de ne se perdre dans aucune brume: « La poésie », dirais-je, « c'est la splendeur de la pensée revêtue de musique ». Formule qui réunit tous les constituants du verbe poétique, et le sépare de tout autre mode d'expression. La

poésie, idée d'abord, vision inspirée ou cherchée, vol de l'esprit explorant le champ des êtres: —et ce champ est d'ailleurs large comme l'univers et aussi vaste que l'âme humaine. Idée qui comprend l'émotion, les chocs subis des objets ou du rêve, le domaine des élans, des joies, des douleurs à leurs innombrables degrés, frissons menus ou terribles secousses. Mais cette idée, cette émotion, sont la substance de tout langage: il est propre à la poésie d'y ajouter certain éclat, d'y vouloir une radiation plus vive, une chaleur concentrée, un essor, une vigueur, ou bien une finesse et une grâce, qui les distinguent des conceptions de tous les jours. La pensée poétique doit avoir quelque chose de rare, de frappant, de nouveau, de délicat ou de puissant, qui en fasse comme une révélation ou tout au moins une découverte. C'est pourquoi elle n'assiège l'esprit qu'en des moments d'exaltation et d'activité aiguisée qui semble insufflée du dehors, où les anciens voyaient la hantise d'un dieu. Et comme elle naît pour se traduire et qu'elle n'est concrète qu'en se traduisant, la parole est sa forme obligée, instinctive. Le mot la

définit, la fixe; c'est plus que son symbole, c'est son corps, son être réel et le seul qui puisse nous atteindre; de sorte qu'en pratique, il n'y a pas d'idée sans mot, et qu'il est vrai de dire: tant vaut le mot tant vaut l'idée. D'où la nécessité pour la langue du poème d'être pure, limpide, éclatante, et l'absurdité de prétendre qu'on peut être poète sans savoir écrire. Mais, même à cet étage, la poésie n'est pas complète. La tradition de tous les temps en a voulu faire une musique. Il n'est pas un peuple qui n'ait joint à sa langue lyrique le rythme, la mesure, l'agencement soigneux des sons et des syllabes, et qui ne l'ait conçue comme une sorte de chant. La métrique, quelles que soient ses lois et quelque rang qu'on lui assigne, c'est ce qui, en définitive, donne au poème son cachet distinct, empêche de le confondre avec la prose, même poétique, et avec toute autre forme du langage humain. Il est incontestable qu'elle ajoute une splendeur à celle de l'idée et du mot, et, par son charme tout sensible, par l'application et le tour de main qu'elle réclame, crée un point de contact entre la poésie et les arts plastiques.

Pensée éclatante et sonore, c'est donc, en somme la poésie. Or c'est merveille comme cette notion s'adapte à la poésie de M. Chopin. Car son caractère dominant, c'est une certaine splendeur, c'est sa parure de lueurs et de reflets et, dirais-je, l'éclairage prodigue dans lequel elle se meut. On a, en la lisant, la sensation de marcher au soleil, de voir défiler des parades aux couleurs brillantes. Rien en elle n'est grisâtre, étouffé, clair-obscur; elle s'ébat en plein air et en plein midi, laissant jouer sur elle les chatoiemens et les miroitemens.

Cet éclat, elle l'obtient d'abord de sa vision intense des êtres et de la façon prismatique dont elle en transmue les rayons. C'est une observation aiguë qui pourtant n'est pas réaliste et qui recrée l'objet en le percevant, qui l'imagine autant qu'elle le découvre. Vision au double sens de vue claire et d'apparition rêvée. M. Chopin est à la fois le spectateur et l'architecte d'un univers peuplé de surprises, où il s'avance comme dans un palais de féerie. Tous les êtres lui en semblent animés d'une vie personnelle et lui parlent un langage direct, différent de leurs signes admis. Ne croyez

pas que le soleil luise pour lui comme pour tout le monde; il le voit en toutes sortes d'incarnations étranges. C'est un dieu en démente déchaîné dans l'azur, y semant au hasard la flamme qui engendre et qui tue.

Mes midis de vertige

Font éclater la rage et l'insolation ;

L'orgueil comme un enfer dans mon cerveau s'érige. . .

J'évoque le carnage et les traîtres combats,

Les blessés que dévore un tragique trépas,

Les fastes déroulés sous ma lumière immense.

Car je suis le Flambeau

De l'épopée humaine et des luttes de races :

Je guide, ivre du sang qui me souille la face,

Le vainqueur glorieux vers les règnes nouveaux.

Il l'adore pourtant, il le prie, car c'est le Producteur, le Père, et toute vie dépend de ses dons. Il contemple en lui l'oeil du monde, son coeur palpitant, le coryphée des sphères fatidiques et la torche du Temps qui marche (*Vox Solis*). C'est l'Initiateur vital, l'Essence intime des germes, des teintes, des saveurs, des parfums (*Laus Solis*). Mais tout-à-coup il le blasphème terrassé sous les pas de l'ombre, et acclame la Nuit vengeresse:

*Splendeur qui s'humilie! ô Phébus dérisoire!
Zarathoustra - Soleil et le plus orgueilleux,
Abaisse jusqu'à moi ton offensante gloire
Que ne pouvait fixer l'audace de mes yeux.*

*Le sarcasme jaillit de ma lèvre ironique :
Violateur de l'ombre, inlassable pandour,
Tu n'es plus qu'un cerceau sous le pied sésaphique
De la Nuit étouffant les derniers feux du jour.*

Modes successifs, contradictoires, répondant aux soleils divers qu'a saisis un regard enfiévré de son propre songe.

Et « Madame la Lune », ce ne sont pas des fadeurs qu'il lui débite; ce n'est pas sa lueur sentimentale et molle qu'il voit flotter sur la terre endormie. Elle lui paraît un spectre inquiétant, un Pierrot blafard et cynique portant sur ses traits poudrés d'or comme la grimace de l'infini. Elle prend pour lui une face tragique et convulsée; elle élève même une voix lugubre:

*Ohé! la Lune! Encore moi qui t'importune!
Baignes-tu dans ta nue, ô millénaire Lune,
Comme au sein des roseaux les pâles nymphéas? . . .*

*Les cils brûlés, et sans cheveux, ô nuque osseuse,
Tu prends du froid, la bouche ouverte à tous les temps
Depuis des mois, depuis des ans, et tu t'enrhumes,
Jusqu'au petit matin à respirer les brumes
Qui s'élèvent à flots laiteux sur les étangs. . .*

*O visage clownesque et frotté de phosphore,
Dis-moi quelle épouvante a sculpté ta pâleur. . .*

*Fs-tu l'expiation d'un chérubin déchu,
Du péché de Satan éternelle victime,
Dans l'infini qui cherche un pardon à son crime? . . .*

*Dans l'espace où se voit, ample et tuméfiée,
Yeux caverneux, fixant l'ombre pacifiée,
La bouche sans haleine, étrange en sa frayeur,
La Lune au masque clair qui pousse sa clameur.*

La même invention neuve et la même riche imagerie distinguent des peintures terrestres: celle de l'Été en retraite, mais laissant derrière lui les traces royales de son passage (*Novembre*); — celle de l'Arbre puissant violé par la hache après tant de tempêtes vaincues (*La Mort d'un Hêtre*); — celle de la Neige aux végétations liliales (*Fleurs de Gel*); — celle des fantômes sinistres que l'Ouragan libère (*Nuit de Tempête*); — celle du glorieux Re-

nouveau (*La Venue Héroïque du Printemps*)
Même le Pôle en ces strophes devient miroi-
tant et magique :

*Là, bien loin, du côté des étoiles polaires,
Se dresse l'enfer froid des hauts caps convulsifs,
Et je crois voir les flottilles crépusculaires
Errantes sur le globe aux âges primitifs.*

*Monts à pic titubant sur une mer étale,
Cascades d'argent pur dont le saut fait un lac ;
Dolmens bruts avec leurs tables horizontales,
Menhirs et tumuli, vastes champs de Carnac.*

*Par bandes les ours blancs seront expiatoires ;
L'écume aux dents, lascifs, ils bailleront d'ennui,
Tandis qu'à l'horizon, au bas des promontoires,
Brillera, globe d'or, le soleil de minuit.*

On voit jusqu'à quel point M. Chopin anime, électrise la nature. Profondément épris du mystère du monde, il voit couler partout les flots d'une vie ardente, cause intime et secrète des phénomènes. Les êtres sentent, frémissent, se répondent, échangent entre eux des influences et des sympathies. Cet animisme prête une conscience aux forêts, aux saisons, à la vague et à l'astre. Il fait même la gageure

d'en trouver une au Silence, au Vide; et la pièce où il l'a tenté compte parmi les perles du livre. M. Chopin achève bien par là de se définir: le poète des choses lumineuses, qui les hausse encore de l'éclat d'une imagination puissante, et sous lesquelles il perçoit l'énigme et sent la vibration des forces cachées.

Mais il en tire aussi sa propre vibration ; car s'il est fataliste il n'est pas impassible, et les battements des objets se traduisent chez lui en sensation émue. Tout est symbole à sa vie intérieure, et ses brillantes peintures reflètent toujours un état de son âme. Deux sentiments surtout surgissent de sa vision du monde: le désir, la mélancolie; et tous deux contribuent à lui faire ce coeur en exil dont il est fier et dont il souffre. Car son désir exalté, avide, se heurte aux barrières du réel, et sa tristesse désabusée l'emprisonne et l'isole. Il se voudrait frère des éléments, mêlé à leurs atomes, buvant leurs rayons et leurs sèves. L'automne lui suggère un parc enclos et fané en lui-même, dont chaque fleur serait un souvenir ou un regret (*Parterre Automnal*). Les arbres sont des aînés vers lesquels il se réfugie, dont il vou-

drait partager la vie solitaire et changeante (*Les Arbres*). La bise résonne en lui comme la voix de sa propre angoisse (*Au fil du Vent*). La neige qu'Avril fond à ses souffles ouvre la digue de pleurs retenues (*Offrande propitiatoire*). L'averse qui se prépare, c'est le calme chargé d'éclairs précédant l'orage des désirs (*Avant l'Amour*). Et le soleil versant ses derniers feux, c'est son coeur qui éclate comme le vin d'une amphore trop pleine:

*Ma tendre rêverie épouse la nature
 Sous la caresse d'or de ce jour automnal. . .
 Va, mon sage Regret, vers le soir amical,
 En respirer l'odeur d'amande et de praline. . .
 Mais si tu vois là-bas, sur la haute colline,
 Le Soleil résigné qui rougeoie et descend,
 Sache que c'est mon coeur qui d'amour s'illumine
 Et crève brusquement comme une outre de sang.*

Ainsi son émotion embrasse la vie universelle et cherche en elle des sympathies. Et de ses appels repoussés, du froid silence qui l'accueille, surgit un désenchantement amer. Mais cette tristesse elle-même se colore d'images flamboyantes, et sous sa parure de symbole prend un aspect presque joyeux. Egalemen

visuelle et vive est sa conception de l'amour. Il lui faut des tableaux de naïades fuyantes sous des ombrages que parcourt le dieu Pan; l'éclair qui luit dans l'oeil noir des tziganes, ou la coiffe bigarrée des filles d'Italie; les nuits fébriles des cités qu'une sourde Vénus tyrannise. Des crayons plus légers, où la tendresse se voile d'un soupçon d'ironie, diront l'éveil du coeur chez les pensionnaires naïves, le jeu exaspérant des caresses promises et niées. En d'autres on sentira la pitié humaine pour les épaves du fol amour, honnies d'une société coupable de leur chute. Sentiment, en somme, réservé, ne livrant guère que sa surface, sensuel plutôt qu'idéal, et qui une seule fois, dans *Les Lèvres*, atteint un niveau passionné:

*O flamme des lèvres suppliées
Par le jeune et le puissant désir,
Pulpes tièdes et lubrifiées
Où se crispe le jeune plaisir!*

*Lobes plus savoureux que les baies
Que l'on cueille aux côteaux de l'été,
Vous êtes comme les fraîches plaies
Où mordirent d'âpres voluptés . . .*

*J'aime votre goût de figes mûres,
L'essaim de vos rires purpurins,
Lèvres dont les fines commissures
Trahissent un jour de longs chagrins.*

*Ah! combien me touche, ô lèvres roses
Que l'on baise en affirmant le ciel,
Quand l'amertume sur moi se pose,
Votre tissu cicatriciel !*

Donc, M. Chopin avant tout est peintre, et le monde de l'âme, comme l'autre, s'offre à lui sous le signe des formes et des couleurs. Mais il est symphoniste aussi, et ses strophes se cadencent en notes et en accords habiles. On l'a pu voir par les citations qui précèdent: le vocable y résonne, y chante, accompagne d'une fanfare la marche costumée des tropes, tellement qu'on ne sait parfois si c'est l'image qui est sonore ou la voyelle qui resplendit. À côté du rêveur se révèle l'ouvrier, expert au maniement des mètres et des rimes et sachant leur valeur dans l'oeuvre. Ce n'est pas lui qui songerait à nier à la poésie le caractère d'un art et à prêcher la « poésie en soi », pure et fantastique abstraction. À qui voudrait amoindrir dans la strophe le rôle du mot, de la syllabe

tintante, il hausserait simplement les épaules. Il conseillera à ces purs esprits d'acquiescer un sens qui leur manque, aussi indispensable pour saisir toute entière la beauté lyrique que l'« oreille » pour juger de Beethoven. Et il leur prouverait que sous des doigts d'artiste le rythme est un aide à l'idée, qu'il peut s'assouplir, s'affranchir du soupçon d'entrave, sans trahir pour cela son rôle essentiel. Car, chose paradoxale, c'est dans le vers libre que M. Chopin déploie le plus excellemment ses qualités de mélodiste. Son dernier recueil seulement a tenté les formes nouvelles, mais les quatre morceaux qu'il nous offre en ce genre sont des merveilles de musicalité. On ne peut agencer plus finement la gamme des sons et des mètres, les faire mieux se heurter en des cliquetis imprévus. C'est un délice d'« écouter » ces vers alors qu'on les récite. En voici qui évoquent le réveil des grenouilles aux premiers signes du printemps :

*Venues
On ne sait d'où
Et de partout ;
Les plus menues*

*Frêles comme des bourgeons verts,
 Et les aînées
 D'autres années,
 Que gelèrent de lents hivers;
 Celles qui peuplent les prairies
 Et les ruisseaux et les limons des marigots;
 Celle qui crie
 Ou sonne, l'on dirait, d'un millier de grelots.
 O soirs rafraîchissants de mai,
 Si purs par elles!
 O ces notes basses de chanterelle,
 Châtes à l'eau de lourds écus,
 Pendant qu'un trille gai,
 Un trille aigu.
 Perfore
 La nuit opaque, la nuit sonore!*

Avec quel gentil bruissement, avec quelle succession de notes perlées et fraîches s'écoule cette cascade! Mais aussi le vers libre de M. Chopin n'est pas le tissu lâche et flou de certaines proses parées de ce nom. Il n'y cherche pas un refuge contre le travail, un prétexte à de faciles bavardages. Il prétend y garder l'ingéniosité, la coupe, la victoire sur la glaise ingrate. Cette musique vagabonde est aussi compliquée, et en même temps aussi précise, que celle de strophes ordonnées et savantes. Ce qui

confirme une loi dont nos poètes émancipés devraient faire plus de cas : « Le vers libre n'est intéressant et digne d'être entrepris que s'il est aussi difficile que l'autre. »

Par la vigueur de la pensée, par le sens du mystère, par l'élan chaleureux, par l'éclat des images et la justesse des sons, les poèmes de René Chopin se marquent au cachet de la vraie poésie, de celle qui se conçoit comme une splendeur harmonieuse. Et l'auteur nous démontre que la « poésie artiste » peut être aussi la poésie expressive, puisée aux sources jaillissantes du cœur. En joignant la maîtrise du mot, l'art expert, à l'essor, à l'enthousiasme, il se dénote un des plus complets de nos chantres, peut-être le plus complet de tous.

Je termine par cette synthèse, pour faire plaisir aux bons confrères qui me reprochent de cultiver trop l'analyse. Mais ils oublient que toute synthèse, pour se justifier, pour ne pas se tenir en l'air sans appui et sans preuve, doit résulter d'une analyse et n'en être que la somme et la conclusion.

LUCIEN RAINIER

AVEC MA VIE

Lucien Rainier quitte les pénombres où errent les poètes inédits. Déjà connu par une vague renommée et par son rôle ancien dans l'Ecole Littéraire dont il fut l'un des premiers membres, il réunit les strophes parsemées au fil de ses jours et prend place au soleil à côté de Lozeau, Gill, Nelligan, Beauregard, Désaulniers, Ferland, Charbonneau, Léveillé, et autres camarades déjà installés dans nos lettres. Il ne manque guère plus que Germain Beau-lieu à cette fraternelle assemblée, et l'on souhaite qu'il s'y joigne bientôt.

A feuilleter ce beau volume, on est vite convaincu qu'il ajoute quelque chose à notre richesse esthétique. C'est l'oeuvre d'un esprit délicat, sensitif, et d'un expert dans la musique des mots. C'est l'effusion d'une âme élevée et le jeu d'un lyriste habile. On y voit dextrement fondus ces deux constituants de

toute poésie vraie: l'intensité, l'élan intime, et la distinction des formules. L'on ne dira jamais assez que ces deux éléments ne peuvent se passer l'un de l'autre: que la poésie n'est pas seulement un langage mais un art, et que c'est proprement ce qui la sépare de la prose.

Mais un caractère particulier de ce recueil, c'est que l'auteur s'y montre, non pas un poète mais plusieurs. Avec, sans doute, une unité foncière, ces stances exhibent des genres distincts traités par des méthodes diverses. Et chacun d'eux révèle une personnalité, un talent, marque même un degré de valeur et de réussite. En fait, les trois parties qui divisent ces poèmes sont autant de chemins tentés et, si l'on modifie leur ordre, de progrès dans une ascension.

Dans *Stèles et Médallions*, Lucien Rainier est surtout l'aède qu'inspirent les hauts faits, qu'échauffent le dévouement et l'héroïsme, l'élogiste de nos gloires nationales ou chrétiennes, gravant des épigraphes au piédestal de leurs statues.

Dans le *Chantier au bord du Rêve*, il est surtout l'artiste poursuivant la Beauté toute

pure, épris des brillants de l'idée et du son des syllabes, moins soucieux de majesté que de grâce plastique, prosodiant comme on peint et comme on cisèle.

Dans les *Saisons Mystiques*, il est l'homme replié sur son propre coeur, qui en écoute les voix profondes et se baigne aux sources vivantes de sa foi et de sa mélancolie.

Or ces trois parties, selon moi, se superposent en étages. La première, malgré son mérite, ne suffirait pas à elle seule à soulever l'oeuvre au-dessus du sol, d'un sol ferme et large, il est vrai. Elle manque un peu de cette spontanéité, de cette chaleur directe, des choses jaillies du fond de l'être. Quelque application, quelque hésitation s'y trahissent. Ces apothéoses de Dollard, de Jeanne Mance, de Lafontaine, même ces odes à Nérée Beauchemin, à Fréchette, sentent un peu l'éloge commandé et officiel. Il y perce un soupçon de déclamation, d'artifice. Et Fréchette justement revient à la mémoire: c'est son enthousiasme, son mouvement lyrique, la belle harmonie de ses rimes, mais avec un bagage trop uniforme de lieux communs, et cette solennité verbale qui

n'est qu'un semblant d'éloquence. Les thèmes eux-mêmes, d'ailleurs, rendaient ces «devoirs» difficiles. Il faut bien reconnaître que le patriotisme, qui a soufflé souvent des actions de grandeur épique, n'a été de tout temps qu'une source mince de poésie. Je ne vois dans l'histoire littéraire aucun chef-d'oeuvre qu'il ait produit. *L'Iliade*, qu'on m'objecterait, s'enroule autour du drame d'Hélène: les Troyens et les Grecs n'en sont que les acteurs. Les chansons de geste récitent les hauts-faits pour eux-mêmes, dressent la légende des héros et non le monument d'une race. Ni Dante, ni Milton, ni Camoëns, ni Goethe, n'ont fait d'épopées nationales. Voltaire, qui s'y est essayé, a enfanté la *Henriade*. La grande guerre elle-même, avec ses exaltations violentes, n'a touché aucune dynamite de poésie vitale, sauf peut-être *In Flanders' Fields*. L'explication philosophique du fait entraînerait trop loin. Il se peut que l'idée patriotique, avec ses restrictions de frontières et de races, gêne l'élan des notions purement humaines, des idéals sans bornes, des sympathies cosmiques dont se nourrit la poésie. Lucien Rainier, en tout

cas, peut se consoler de n'avoir pas tiré du patriotisme plus de trésors que tant d'ancêtres.

Par une suite assez naturelle, la forme ici fléchit avec le souffle, s'embarrasse par instants de lourdeur et de prosaïsme. Je songe, pour m'expliquer, à des vers comme ceux-ci :

*C'est pourquoi tu vins mettre au gré de Maisonneuve
Le concours absolu d'un zèle à toute épreuve.*

*J'évoque Lafontaine un jour parlementaire,
Un jour noir, comme alors il en fut tant et tant.*

*Despotes enflammés d'une mesquine audace,
N'avaient-ils pas formé le projet inhumain
De réduire à néant la malheureuse race
Qu'un sort victorieux avait mise en leur main?*

*Leur Mère, ayant reçu les derniers sacrements,
Agonise, d'un mal inexorable atteinte,
Et Monseigneur l'assiste en ses derniers moments.*

D'autres pièces pourtant, même dans ces « Médaillons », s'élèvent plus haut et jettent une note plus sûre. *Vauquelin* est nerveux, mouvementé, d'une diction alerte. Une suite de *Sonnets Religieux* voudrait un jugement à part, et conviendrait plutôt au cycle des Sai-

sons *Mystiques*. Et parce que les figures de Lozeau et de Gill ont ému de chers souvenirs, leur rappel a des vibrations authentiques et sincères.

Par le *Chantier au Bord du Rêve*, nous entrons dans un monde de léger caprice, où s'ébattent plus à l'aise les dons naturels du poète. Il y règne plus de liberté, d'accent, d'empreinte individuelle. Ce sont des formes aperçues, des sensations frôlées que saisit dans l'instant fugace un crayon vif, évocateur. Ce sont aussi des jeux folâtres où l'idée se réduit, se vaporise, pour faire mieux s'éployer la danse protéenne des mots. La finesse de l'esprit, l'ingéniosité, la grâce, les artifices de la prosodie et de la rime, y mènent une parade costumée. Et l'on aurait bien tort de dédaigner cette fantaisie pour son manque de grandeur massive. Il faut lui demander ce qu'elle a voulu être et ne la juger que par là. S'il ne surgit par de ces vers le spectre de la Haute Poésie, c'est de l'habile poésie mineure, ce qui vaut beaucoup mieux qu'une poésie majeure manquée. Elle nous arrache à cette notion fausse, que la muse habite forcément les caver-

nes ou les cimes, a par devoir la voix tonnante et les sourcils froncés. C'est du lyrisme encore que l'agencement de concepts menus en tours vifs, en rythmes experts. Le *Moineau* de Catulle reste admirable à côté de l'*Enéide*, comme peuvent l'être à la fois Saint-Pierre-de-Rome et une salière de Cellini. Même l'on sait que la poésie se réfugie parfois dans la musique toute pure: — témoins les *tra la la*, les *mironton* de nos refrains, si expressifs dans leur absurdité, ou bien le *Sonnet des Voyelles* et autres rimes sans aucun sens, qui en prennent un pourtant par la secrète entente de l'âme avec l'oreille. Toute définition adéquate de la poésie doit inclure ces facteurs, admettre le sourire comme atome poétique, et faire place au rôle dominant que jouent l'éclat des mots, la cadence des syllabes, en certains genres de poésie.

Je goûte donc sans remords ces bluettes un peu précieuses sur Mai, les oiseaux et les fleurs:

*Do, mi bémol, fa, sol dièze,
C'est nous qui sommes les pinsons,
Pour vous chanter, ne vous déplaie,
Les refrains neufs de nos chansons.*

*Musique étrangère ou française,
Toute la gamme et tous les tons,
Do, mi bémol, fa, sol dièze,
Nous chantons ce que nous chantons.*

Ces sonnets, rondeaux et ballades, parés de légère ironie, sont spirituels et supérieurement rimés. Cette légende, *La Fuite en Egypte*, n'a pas pour deux sous de sérieux, mais scintille comme un conte de fées. *Blanchebiche* surtout exhibe une imagerie opulente et un doigté métrique parfait. La pavane, mi-grave mi-railreuse, de cette moyenâgerie surannée est extrêmement pittoresque. Ce château mythique est complet: il n'y manque ni créneaux ni échaugettes, ni princesses, ni barons, ni pages, ni ménestrels, ni les dévôts offices et ni les festins de « haulte graisse ». Tout cela se déroule avec un vif entrain rehaussé de cérémonie; — et derrière la parodie presque inconsciente on devine le songe presque ému où flotte l'image du passé:

*Et le Veilleur, qu'argente un bleu
et féodal rayon de lune,
sans crainte ni vergogne aucune
dort sur la tour, du mieux qu'il peut;*

*protecteur de mon rêve riche
qui galope depuis tantôt
sur la licorne du château
dans la forêt de Blanchebiche!...*

La Moisson d'Orge, Le Bal Mystique, L'Heure Imprécise, dépassent la joliesse et atteignent la beauté sévère; mais cette beauté demeure plastique et objective, faite surtout d'images et de sons. Le « Chantier » reste « au bord du rêve » et n'en recueille que des bulles et des reflets.

Les *Saisons Mystiques*, par contre, y plongent jusqu'au fond, à la recherche d'entités vitales. Elles ouvrent un temple intérieur où l'âme isolée se recueille devant ses problèmes, gémit ses douleurs sourdes et consulte ses guides divins. Ici plus d'artifice, plus d'apparat voulu: c'est dépouillée, essentielle, que la pensée s'exhale, et la poésie en jaillit comme un effluve et comme une flamme. L'émotion projette, frémissants, ses souvenirs et ses regrets, son espoir, sa crainte, sa prière. Comme toute enquête profonde, celle-ci se résout en tristesse; — et c'est sans doute la *tristitia christiana*

dont parlent les Pères; mais c'est aussi, me semble-t-il, une tristesse bien humaine, fille d'aspirations refoulées et d'illusions détruites; celle d'un coeur qui a souffert et vu souffrir. Tristesse devenue familière, invoquée, presque aimée:

*Etends sur moi ton règne implacable, ô tristesse!
tristesse dure et douce à qui s'est résigné.*

La pensée de la mort l'entoure et la pénètre: la mort des choses que l'Hiver tue; la mort que le Printemps pare de mousses pieuses:

*Tant de sombres maisons gardent closes leurs portes,
où, l'an dernier, le front joyeux, les bras tendus,
l'accueillaient des amis, depuis lors descendus
dans l'horreur invisible et sous les feuilles mortes.*

*Et, rempli de leur deuil, l'ineffable Printemps,
qui connaît le secret d'amoindrir nos épreuves,
s'esquive et va fleurir, sous ses pas odorants,
les parterres bénits où sont les tombes neuves.*

La mort des amis chers, des poètes, des vierges; la mort que le poète lui-même a vue de si près et qui lui a laissé l'attrait de son mystère:

*Ah ! le lit d'hôpital, dans la demi-lumière ;
les drogues qu'un halo de terreur entourait ;
la voix basse, les pas furtifs de l'infirmière
lorsque pour moi la mort tenait son baiser prêt !*

*Maintenant, c'est la vie et, dans mes yeux, la flamme !
Ma bouche s'apparente aux fruits mûrs qu'elle mord ;
La faim entre les dents, je ris clair à la Mort.
Le lien s'affermit de mon corps à mon âme.*

*Je me répète, ô Mort, les mots que tu m'as dits,
ô fiancée ! . . . afin que le jour où, très tendre,
tu reviendras, d'un geste amoureux, me surprendre,
ma lèvre garde encor ton goût de paradis.*

Cette mélancolie, c'est encore la détresse de l'âme en face de ses défaites, la conscience qu'elle a de retomber toujours de ses élans hautains, d'être toujours guettée par des forces hostiles :

*Les mauvais souvenirs de ma vie, en cohue,
dévalent dans mon âme, et mon âme devient
un sombre champ de guerre où leur foule se rue. . .
De ma paix dévastée il ne subsiste rien.*

C'est ce qui rend sa prière si humble et si ardente :

*Seigneur, vous voyez clair en mon obscurité
et votre oeil est trop grand pour que je dissimule
le fond boueux et noir de mon iniquité . . .
Donnez-moi donc un coeur selon votre formule! . . .*

*Un coeur humble, orgueilleux de son seul repentir,
Un coeur pauvre, opulent de sa seule indigence.*

Quelquefois seulement le nuage se dissipe;
et alors coule dans l'âme sereine la clarté des
astres divins:

*Maintenant le bonheur d'être un enfant qui prie
me comble, jour à jour, de la gaieté de mai :
comme la route en fleurs mon âme est refleurie
et de l'odeur des bois je me sens parfumé.*

*Car mon printemps c'est Vous, et c'est Vous ma rosée!
Vers Vous tout mon amour, comme une floraison,
s'élève! . . . Et telle une eau limpide et reposée,
coule en nappes de paix ma tranquille oraison.*

C'est donc toute une vie intérieure dont ce
chant révèle les secousses et les vagues chan-
geantes. Et sa totale sincérité l'enlève bien au-
dessus du passe-temps littéraire, en fait un cri
humain et ingénu, beau du rayonnement des
choses simples. C'est du lyrisme empli de ce

que la foi a de plus profond, de ce que l'âme a de plus secret. Les formules y font corps avec l'idée intense; n'en sont que la voix et l'éclair, ce qui est la meilleure beauté. On chercherait en vain dans la poésie canadienne un parallèle à ce cantique, dont certaines strophes de Nérée Beauchemin se rapprochent seulement. C'est par lui avant tout que Lucien Rainier se singularise et que s'affirme son poème. On relira avec plaisir les caprices du rimeur élégant et expert; il aura ramené notre instinct poétique vers un art affiné, discret, dont nous sommes trop portés à négliger la tradition. Mais pour qui voudra le classer par son caractère distinctif, par l'*ego* dominant qui lui assigne une place à part, par la fleur vivante de son oeuvre, il sera le lévite qui psalmodie son âme tourmentée, qui met en stances plaintives l'inquiétude chrétienne, le poète croyant et humain des *Saisons Mystiques*.

ROBERT CHOQUETTE

“ METROPOLITAN MUSEUM ”

M. Robert Choquette, dans sa courte carrière, nous a déjà causé plus d'une surprise. C'en était une que son premier ouvrage, cette effusion de ses vingt ans, qui révélait des dons si précoces et si rares. C'en fut une autre que son détour dans le monde du roman, qui le montra d'emblée observateur aigu et peintre au coloris vivace. C'en est une toute récente que ce nouveau poème, *Metropolitan Museum*, dont la naissance s'entoure d'une pompe quasi royale, qui voit le jour en une édition de grand luxe, couché sur papier de surchoix, paré de l'art des bois gravés et d'une typographie sans tache, mais qui, chose plus importante, mérite noblement ces honneurs. Et la surprise, c'est que l'auteur, dans ces dernières pages, s'élève si au-dessus de tous ses précédents efforts. Certes nous nous attendions à le voir grandir;

nous savions ses ambitions hautes et l'étendue de ses moyens; — mais il a su, encore une fois, dépasser nos espoirs immédiats; il s'est lancé d'un bond où nous l'imaginions gravissant des montées pénibles. *Metropolitan Museum* est une oeuvre d'art mûr, où presque plus rien ne trahit le tâtonnement et l'ébauche. La beauté des premiers poèmes y est accrue et purifiée; leurs défauts s'y fondent jusqu'à disparaître. Le principal de ces défauts, c'était le vague de la pensée, sa diffusion, sa pente aux chemins de traverse, le manque de cohérence rigide entre ses motions et son but. Le « désordre lyrique », cette excuse pour le désordre tout court, lui semblait une seconde nature, et l'on avait pu craindre qu'elle eût peine à la secouer. Mais le poète a, d'un seul geste, balayé ces inquiétudes, et il se pose ici renouvelé et affermi. Il a conquis en bonne mesure la vigueur d'idées, la logique, le resserrement des formules, qui lui manquaient surtout, et cela sans rien perdre de son envol et de son souffle. Son art y gagne une forte plénitude qui, cette fois, convainc l'âme entière, l'esprit comme le sens esthétique. Pour avoir travaillé, cherché, réfléchi, l'ap-

prenti a atteint la maîtrise de sa tâche et surpris le secret de la beauté complète.

Sans doute il reste avec sa personnalité foncière, son goût des abstractions, son amour des tableaux immenses et des thèses générales. Il a le coup d'oeil qui embrasse; ne lui demandons pas trop de subtilité. Il monte un hippogriffe qui l'emporte dans l'Idéal: il ne peut en même temps demeurer très proche de la vie. La poésie pour lui est une chimie magique; le concret s'y transmute et s'y sublimise. Elle tente l'admiration un peu aux dépens de la sympathie. Elle exalte dans l'âme ce qui est fier et fort: il se peut qu'elle néglige ce qui est gracieux, fragile. Mais c'est dire seulement que M. Choquette est lui-même, qu'il cultive son jardin, qu'il a sa note à lui. Et comme cette note est la plus élevée, sinon la plus intime et la plus humaine, qu'elle a eu pour modèles les plus transcendants des génies, il n'a certes pas à en rougir.

C'est par ce procédé d'agrandissement et d'abstraction qu'une heure dans un musée d'antiques, la vue de quelques stèles et de quelques statues, sont devenues chez lui un

rêve illimité, qu'elles lui ont découvert non seulement l'histoire du monde, mais la trame entière de ses luttes et de ses destinées. Le cosmos à capter en cinq cent vers, c'est l'entreprise qu'il a conçue dès lors : — vrai record de compréhension, d'envergure ! La Terre, l'Humanité, le Progrès, la Souffrance, la Vie ! Toutes les races, tous les siècles, convoqués à leur tour, confessant leur gloire et leur chûte ! L'homme nouveau, survécu à tant de naufrages, plus fort et mieux armé, scrutateur de l'esprit, dompteur de la matière, mais qui traîne avec lui son coeur insatiable, toujours plus grand que ses conquêtes ! Une procession géante, d'Adam à Edison, et que prolongent les foules à naître qui conduiront la race vers son ténébreux avenir ! Quel programme ! Excessif, téméraire sans doute : mais ne nous hâtons pas de le déclarer impossible. M. Choquette l'a, sinon rempli, du moins effleuré en un large vol et en y jetant des rayons. Que ce précis d'histoire universelle soit haché, incomplet ; que plusieurs de ses cadres se posent sous des angles restreints ; que d'énormes lacunes trouvent ce défilé des époques : c'était non seule-

ment forcé mais désirable. Ce chant ne pouvait être un traité pédantique. Vouloir y entasser trop de faits, trop de précisions, ç'eût été l'asservir à un moule vulgaire, lui donnant par surcroît les proportions d'une épopée. Il y fallait un choix mêlé de fantaisie. Je consens, pour ma part, que l'Égypte me soit définie

. . . *comme une vaste crypte,*
Où l'homme use ses jours à choisir un tombeau.

C'est l'Égypte, n'est-ce pas, telle qu'on la voit dans un musée. Mettre toute Babylone en ses briques et en ses jardins, draper Sennachérib en égorgueur de lions, ce peut être une mince couche d'histoire, mais c'est là ce qu'en montrent les inscriptions et les statues. Résumer le moyen-âge dans ses preux, ses lépreux, ses moines, et la papauté dans ses bûchers, c'est beaucoup trop sommaire: mais l'auteur se rappelle un chapiteau, une collection d'armures, et n'a pu oublier la salle où s'exhibent les brodequins, les poires d'angoisse et autres tourments d'hérésie. C'est l'histoire fragmentée qu'on peut cueillir en tournée archéologi-

que, et si cela informe peu, c'est assez pour faire un poème.

Mais ce passé lui-même n'a pas suffi. Ce musée reste trop étroit; il étouffe en son peuple de sarcophages. Le poète en sort, délivré, et dehors il retrouve le bruit, le soleil et la ruée des existences. Alors commence tout un second poème, relié pourtant au premier par une transition habile. C'est maintenant la vie grouillante qui s'épanche, qui court à ses buts. C'est le tableau des Babels neuves et des monstres de fer, des cris exaspérés et des musiques fiévreuses. C'est l'âme qui frémit de toute cette sève, qui sent l'appel des actes et des joies, et qui pourtant reste inquiète, se demandant si, malgré des jouissances plus riches, rien comblera jamais le gouffre avide des désirs.

Ainsi, *Metropolitan Museum*, c'est le destin total de l'homme, de ses origines à son terme, tracé en deux panneaux, le passé, le présent, avec une vue sur l'avenir: — panneaux distincts formant contraste, mais auxquels une idée maîtresse, celle de marche, de poussée constante, crée une unité et une suite.

Y a-t-il en ce plan, j'entends comme concep-

tion, rien qui soit éclatant, profond, magistral? On pourrait en douter. A s'en tenir à ces contours, on pourrait n'y trouver qu'une invention moyenne, les réflexions toutes naturelles qu'un musée suggère à l'esprit, et celles que la rue y oppose. On pourrait même prétendre que, de ces deux sections, la première est historiquement banale, la seconde philosophiquement facile. Mais comme ce jugement rendrait à l'oeuvre peu de justice! Il oublierait cette alchimie, cette puissance créatrice de l'art qui peut donner corps au néant, ou au quasi-néant, et faire flamber la matière inerte. Il compterait pour rien la capture personnelle du concept accessible à tous, l'intensité de l'émoi intime, la magie de l'évocation, l'éloquence des images, la mélodie du mètre: ce qui a soulevé l'idée au dessus même de son niveau; ce qui, en somme, dans cette poésie, est la poésie même. Et ici se pose l'axiome, qu'une poésie est grande moins parce qu'elle trouve dans son thème, que parce qu'elle y met. Ce qu'il importe de savoir, ce n'est pas si M. Choquette a esquivé le lieu commun, mais s'il l'a dépassé et transfiguré.

Ne montrerait-il pas l'invention géniale qui creuse dans l'âme des sapes profondes, qui en arrache des métaux prodigieux, il ferait cet autre miracle de mouler d'une glaise de surface, propriété de tout le monde, un vase distinctif et unique. Le lieu commun c'est, après tout, la vérité universelle, fonds primitif de toute pensée, qui ne demande qu'à être rajeunie, réflétée en des facettes neuves.

On peut donc rester assez froid à l'homme des cavernes, dont seuls subsistent les tibias et les crânes aplatis; à ces évolutions d'empires, si reculées dans un lointain brumeux, et trouver que le chroniqueur n'a rien ajouté là-dessus aux données courantes. Mais on sent un sursaut quand, d'un silex préhistorique, le poète fait jaillir des éclairs comme ceux-ci:

*Je suis l'Homme nouveau, dernier fils du limon,
Etonné de moi-même au seuil de la pensée.
Le long souffle ancestral dont chantent mes poumons
S'est fait âme, obscure poussée
De lumière, et j'en suis encor tout ébloui.
Je suis du sang, des yeux, un coeur, épanouis
En Homme. Seul, parmi la bête horizontale,*

*Debout je marche, et pense, et suis père du feu,
 Et seul dégage en moi la présence d'un dieu.
 Mais je suis seul dans ma gloire fatale !
 Car pour avoir conquis le Mot
 Qui fait le silence des choses,
 Si je parle ma faim et ma joie et mes maux,
 Désormais la nature m'est close.
 Je suis l'ennemi. J'ai le dard mortel
 . S'il frappe, et la flèche incertaine.
 J'aurai le piège, et tel
 Et si multiplié que par centaines
 Des montagnes de chair à mes pieds croûleront.
 Eveillé chaque jour à ce drame de vivre,
 Je pars, l'espoir au front,
 Et, dès mon poing qui le délivre,
 Mon silex siffle, halte! au renne bondissant
 Que j'emporte encor frémissant
 Dans l'ancre, clair-obscur plein de faim et d'alarmes.*

Les autos, les subways, les gratte-ciels, les trottoirs débordants, ne sont pour moi que du « trafic ». Je les hais pour le mécanisme dont ils m'enserrent, pour ce qu'ils me cachent du ciel bleu et de l'herbe verte. Mais comment voulez-vous qu'ils ne me saisissent pas, agrandis, haussés en symboles, animés d'une âme gigantesque, devenus les artères d'une vie tourmentée, palpitante?

*La ville était en moi comme j'étais en elle!
Essors de blocs ! élans d'étages ! tourbillon
De murailles qui font chavirer la prunelle !
Murs crevés d'yeux, poreux comme un gâteau de miel,
Où grouille l'Homme-Abeille au labeur sans relâche!
Car sous l'ascension des vitres jusqu'au ciel
Je devinais aussi la fièvre sur la tâche,
Les pas entrelacés, les doigts industriels,
Et les lampes, et l'eau qui coule promenée
En arabesque, et dans les fils mystérieux
Le Mot rapide et bref volant aux destinées !*

*Je marchais, je ne savais rien
Sinon que la vie est ardente.
Et les tramways aériens
Déchirant la ville stridente.*

*Enroulaient leurs anneaux aux balcons des maisons!
Des trains crevaient la gare à manteau de fumée,
Des trains happaient les rails qui vont aux horizons,
Cependant que sous terre, en leurs courses rythmées,
D'autres allaient et revenaient incessamment,
Navettes déroulant le long fil du voyage !
Une géométrie immense en mouvement
Opposait dans mes yeux de fulgurants sillages . . .*

Diable! et j'ai dit que M. Choquette restait à distance de la vie! Mais on admettra bien que la vie qui circule ici, malgré son battement concret, est surchauffée, oxygénée, en proie à

une ivresse; que cette toile de la ville moderne est hautement impressionniste, plus New-York que nature. Il serait insensé d'ailleurs d'y trouver matière à reproche: tout le talent, tout l'art du poète se résumant en ces morceaux: — son don de féeriser le réel en un rêve éclatant, ému; ses formules expressives et riches de belles images; la symphonie de son vers varié, habile. Et n'est-ce pas justement ce qui nous charme ici, ce qui fait que ce long tableau ne fléchit à aucun moment dans la platitude? C'est du lyrisme essentiel auquel s'accouple une molécule épique; qui garde un trait vigoureux et viril, et qui poursuit son but sans ralentissement ni détour.

J'ai longtemps cru que M. Choquette ferait mieux de renoncer à ces grandes machines, de s'appliquer à un art moins vaste qui pourrait être plus vital. Après *Metropolitan Museum*, je n'en suis plus si sûr. Il paraît pouvoir s'égaliser à ces thèmes étendus, et l'on conçoit qu'il s'y attaque puisqu'il apprend à se restreindre, à unifier, à ordonner. — J'en viens presque à souhaiter de lui quelque chanson

de geste, quelque rhapsodie en douze chants où s'éploierait tout à son aise l'instinct qui l'attire vers l'épopée; qui pourrait être miltonesque avec une infusion de l'âme de notre âge, fourmiller de beaux vers sonores et colorés; que personne ne lirait, naturellement, pas plus que Milton, mais qu'on révèrerait de loin et qui ferait à son auteur une renommée haute et durable. Et cette fois il ne nous surprendrait plus.

ALFRED DESROCHERS

“ L'OFFRANDE AUX VIERGES FOLLES ”

Voici un jeune poète qui se fait de la poésie la conception que j'en ai moi-même. Il la voit, il la sent comme une exaltation intime, comme la surprise de l'âme en présence du monde, comme une effluve de pensées hautes et d'émotions intenses, comme un élan vers la Beauté, comme un soupir exhalé vers le Rêve; mais il ne commet pas l'erreur de la placer toute en cela. Il sait qu'à ce stage primitif elle n'est qu'en puissance et en germe; qu'il faut, pour nous atteindre, qu'elle s'exprime par des signes et des symboles; que c'est le langage seul qui, en fait, la réalise. Il comprend que le mot n'est pas pour la pensée un manteau, une parure quelconque: que c'est sa forme, son corps même, la pensée mise au jour, devenue physique et vivante; qu'en suscitant le mot logique, expressif, évocateur, c'est la pensée même

qu'il projette, qu'il précise, qu'il resserre, qu'il fait resplendir. Il ne sépare donc pas le concept mental de son verbe: il les poursuit ensemble et de ces deux atomes agissant l'un sur l'autre il cherche à dégager la formule adéquate qui les fusionne dans l'unité. Ce n'est pas tout: le vers, par tradition lointaine correspondant à un primordial instinct, est soumis à des lois musicales et rythmiques. Il faut qu'il soit un chant, une mélodie aux mesures fixes, captivant l'oreille par des sons accordés à son sens secret. Ce n'est donc pas le mot seulement, c'est la syllabe même qui importe: c'est elle qui, par ses résonnances et ses agencements, fournit au vers son organisme, lui donne son tintement modulé et harmonieux. Ainsi chaque élément, même le plus menu, joue dans le vers un rôle défini, réclame un travail, une poursuite. Il faut les saisir tous et les grouper en ordre, si l'on veut que la poésie prenne la valeur d'un art, soit autre chose qu'un balbutiement vague, qu'un bêlement naïf vers des lunes indistinctes. Voilà pourquoi une strophe est oeuvre difficile au même

titre qu'un buste ou qu'une coupe; il y faut du métier, de l'application, de l'expérience; aucune somme de bonne volonté et d'instinct fruste n'y suffit. Et c'est aussi pourquoi tant d' « âmes poétiques » ne sont toute leur vie que cela, et n'arrivent à brouter qu'aux premières pentes de l'Hélicon. Elles se font l'illusion de croire que sentir c'est chanter, qu'on est poète parce qu'on voit, qu'on frissonne ou qu'on aime. Mais c'est là tout au plus une poésie personnelle, enclose, et dont le monde ne profite pas. Etre poète pour soi, c'est chose bien différente de l'être pour les autres.

Cette erreur n'est pas celle de M. Des-Rochers. Il cultive la bonne théorie et, ayant le talent qu'il faut, il la justifie par son oeuvre. *L'Offrande aux Vierges Folles* me paraît un exemple de cette poésie aspirant à être complète et y réussissant par l'attention et le travail. Il y règne une juste balance entre la pensée, l'émotion, l'image, le vocable et le rythme. Elle dénote un soin, une recherche, qui n'étouffent nullement la spontanéité, l'envol. On n'y trouve guère de ces lâchetés de tissu, de ces ba-

vardages diluant l'idée, de ces faciles à peu près remplaçant la justesse des images et des épithètes. Elle a les souffles spirituels qui font la poésie vivante, avec des formes qui la moulent en une beauté graphique et sobre. Elle a des plaintes aigües et des sonorités habiles; elle est lyrique et plastique à la fois. Et si parfois elle manque à cet idéal exquis et ardu, ce n'est jamais pour ne l'avoir pas cherché.

C'est là, me direz-vous, le programme d'une école: il y en a d'autres. Sans doute il y a des révoltes contre la tyrannie des formules; il y a des caprices fugitifs dans des littératures lassées. Certaines aventures fantastiques captureront la mode pour un temps, parviennent à démolir certains pans trop vieillis des murailles littéraires. Elles arrivent même à surprendre des aspects subtils et lointains du monde et de l'âme et à éveiller des sensations rares dans nos nerfs languides et blasés. Mais l'esprit en revient toujours à ses goûts d'ordre et de logique. Ces pousses irrégulières s'élaquent d'elles-mêmes très vite, laissant tout au plus dans le tronc quelque courant de sève nouvelle. Ce qui surnage dans le naufrage de

tous les « ismes » passagers, ce sont les oeuvres où la tradition poétique a persévéré, refléuri, où la pensée normale, mais succulente, mais forte, s'est incarnée dans une forme experte. On parlera dans cinq cents ans de Vigny, de Hugo et peut-être d'Henri de Régner; mais qui se souviendra de Gustave Kahn et de Jean Cocteau?

M. DesRochers veut de même faire oeuvre qui compte: c'est pourquoi il travaille sur un marbre dur et dédaigne les besognes aisées. Il souffre, nous dit-il, de n'être pas l'ascète voué tout entier à son art, d'avoir la distraction de vivre quand son mirage l'appelle et le poursuit. Mais la vie, par ailleurs, l'enveloppe de son flot puissant, et il en vient à regretter les durs labeurs que l'art impose. Ces deux tourments contraires s'expriment en deux sonnets où se révèlent bien la psychologie aiguë et le style serré du poète.

*Je connais les douleurs des mères sans leur joie,
Car de lointains aïeux en mon être exalté
Ont semé le désir de l'immortalité,
Et j'ai ce rêve fou que l'avenir me voie.*

ALFRED DESROCHERS

*Mais le parfum qui sort de la rose ou la soie
Abolit la chanson que je voudrais chanter :
La gloire est chose vaine aux soirs lents de l'été
Quand une vierge rêve et que le ciel rougeoie.*

*Et je regarde choir les heures et les jours
Dans le gouffre des ans, futiles, sans recours,
Pêle-mêle, parmi d'insipides romances,*

*Tandis que, malheureux quels que soient les séjours,
Dans mon esprit épique, habité de démenes,
Je sens le remuement de poèmes immenses.*

(Grandiloquence.)

*Qui nous rendra la nuit molle de Sybaris,
Cette nuit pacifique où, sur un lit de roses,
La chair d'un torse souple et libre de névroses
S'endormait aux rumeurs du vent dans les iris?*

*Semblables au Malais qui joue avec son kriss,
Nous lançons nos désirs vers les apothéoses,
Et ce vouloir nous lie à des oeuvres moroses
Quand aux jardins en fleurs se promène Cypris.*

*Nos membres sont pareils aux tristes artisans
Qui, sans laisser de noms sur ces granits puissants,
Bâtirent les palais d'Ecbatane et de Suze ;*

tous les « ismes » passagers, ce sont les oeuvres où la tradition poétique a persévéré, refléuri, où la pensée normale, mais succulente, mais forte, s'est incarnée dans une forme experte. On parlera dans cinq cents ans de Vigny, de Hugo et peut-être d'Henri de Régnier; mais qui se souviendra de Gustave Kahn et de Jean Cocteau?

M. DesRochers veut de même faire oeuvre qui compte: c'est pourquoi il travaille sur un marbre dur et dédaigne les besognes aisées. Il souffre, nous dit-il, de n'être pas l'ascète voué tout entier à son art, d'avoir la distraction de vivre quand son mirage l'appelle et le poursuit. Mais la vie, par ailleurs, l'enveloppe de son flot puissant, et il en vient à regretter les durs labeurs que l'art impose. Ces deux tourments contraires s'expriment en deux sonnets où se révèlent bien la psychologie aiguë et le style serré du poète.

*Je connais les douleurs des mères sans leur joie,
Car de lointains aïeux en mon être exalté
Ont semé le désir de l'immortalité,
Et j'ai ce rêve fou que l'avenir me voie.*

*Mais le parfum qui sort de la rose ou la soie
Abolit la chanson que je voudrais chanter :
La gloire est chose vaine aux soirs lents de l'été
Quand une vierge rêve et que le ciel rougeoie.*

*Et je regarde choir les heures et les jours
Dans le gouffre des ans, futiles, sans recours,
Pêle-mêle, parmi d'insipides romances,*

*Tandis que, malheureux quels que soient les séjours,
Dans mon esprit épique, habité de démenes,
Je sens le remuement de poèmes immenses.*

(Grandiloquence.)

*Qui nous rendra la nuit molle de Sybaris,
Cette nuit pacifique où, sur un lit de roses,
La chair d'un torse souple et libre de névroses
S'endormait aux rumeurs du vent dans les iris?*

*Semblables au Malais qui joue avec son kriss,
Nous lançons nos désirs vers les apothéoses,
Et ce vouloir nous lie à des oeuvres moroses
Quand aux jardins en fleurs se promène Cypris.*

*Nos membres sont pareils aux tristes artisans
Qui, sans laisser de noms sur ces granits puissants,
Bâtirent les palais d'Ecbatane et de Suze ;*

*Pour l'esprit, maître dur, dans un labeur ingrat
 Sans espoir de repos ou de salaire s'use
 La chair, la pauvre chair, dont rien ne restera.*

(*La Pitié de la Chair.*)

On reconnaît la strophe concentrée, héraldique, d'un disciple de Leconte de Lisle, mais ce n'est pas celle d'un suivant ou d'un page. Si ces rimes ont la cassure nette et la ligne arrêtée du vers parnassien, elles n'en ont pas la sécheresse, le timbre métallique, le ciselage à froid. On y sent, par delà la symétrie sobre, la passion, la mélancolie. C'est en cela qu'Alfred DesRochers se prouve éclectique et distinct, ne cédant à aucune formule le droit d'entraver son âme personnelle, prétendant chanter sa chanson telle qu'il la conçoit et la veut. Même sa vision de la nature n'est pas la contemplation impassible et bouddhiste des *Poèmes Barbares*. Elle se transmue souvent en protestation, en souffrance. S'il sait poser un paysage en tons réels et éclatants, il en exprime aussi le symbolisme, le sens mystique, parfois comme une atmosphère qui vous frôle à peine, parfois comme une philosophie directe.

Et notons que ce sens, il a creusé pour le découvrir, que ce n'est pas celui qui s'impose tout seul et qui crève les yeux.

*Une atmosphère grise enveloppe la terre
Et donne au paysage une figure austère;
Une égale rousseur a terni le gazon;
Dans le brouillard lointain, échançant l'horizon,
Les grands monts, en ce jour lourd et sombre d'oc-
[tobre,
Ont l'air de rois déchus qui meurent dans l'opprobre.*

*Mais voici que soudain un rayon de soleil,
Comme un oeil qui regarde après un long sommeil,
Se faufile à travers un fouillis de nuées
Et s'en vient éclairer des branches dénudées
Qui végètent au fond boueux d'un petit val.*

*L'existence ressemble à ce jour automnal:
La joie et le bonheur, soleil des cieux intimes,
Ne réchauffent souvent que des vallons infimes,
Tandis que tout autour il est de fiers sommets
Où leur chaude clarté ne se pose jamais.*

Mais il faudrait, pour bien saisir ce que cette muse a de subjectif et d'ardent, lire en entier cette ode bouillante disant la fuite du poète vers les solitudes vierges où s'abolira la

mémoire des trahisons, où l'homme reprendra la vigueur, la liberté de son être sauvage. Il y a là comme un enivrement, comme une soif de révolte.

*Ce que je veux subir, c'est une douleur neuve :
Je veux savoir les maux physiques, et l'effroi
De voir les chiens rageurs aboyer contre moi ;
Je veux connaître enfin la fatigue des membres ;
Ne plus humer l'odeur capiteuse des chambres
Où se meurt une rose auprès de fards séchés ;
Je veux vivre la vie âpre des DesRochers,
L'existence remplie et dure des ancêtres.
Qui, tout le jour ployés à leurs travaux champêtres,
S'endormaient, quand venait l'obscurité, si las
Que la foudre éclatant ne les réveillait pas!*

(*Désespérance romantique.*)

Voilà, certes, de la poésie virile et rugueuse, où rien plus ne se sent des fadeurs du boudoir, où bouillonne le ferment d'un atavisme comprimé qui veut faire sauter ses entraves. Et, malgré la diction toujours soignée, méticuleuse, c'est aussi loin de Leconte de Lisle que Verhaeren l'est d'André Chénier.

Pourtant cet homme des bois revient au

sentiment charmeur, se reprend à ses pièges, et trouve, ici encore, le moyen d'être très vibrant sans cesser d'être artiste. Ses hymnes à la femme rendent des notes non seulement émues, mais fines et délicates. Seulement sa langueur est toujours hantée de quelque ombre imminente ou de quelque souci subtil. C'est le fantôme des heures trop brèves emportées vers leur fin; c'est l'impuissance de fondre en soi toute la substance de ce qu'on aime; ou encore c'est la lutte entre l'âme cherchant une autre âme et la chair esclave du désir.

*Je ne voudrais aimer en vous que ce "vous" même,
L'être vers qui longtemps clamèrent tous mes vœux,
Cette immatérielle ardeur de vos grands yeux,
Et cette voix qui dit, sans l'oser dire: "J'aime".*

*Mais toute votre chair de marbre ensanglanté
Oppose à mon vouloir la beauté de ses formes,
Et mon corps est pareil à une branche d'orme
Que tordrait par plaisir une enfant, en été.*

(*Pour Elles Toutes.*)

C'est quelquefois aussi le dégoût des prunelles menteuses, la méfiance d'un cœur déçu

où vacille la foi à l'amour (*Les yeux*). Mais rien ne dépasse dans son oeuvre la tristesse caressée, morbide, et décidément romantique de cette *Élégie pour Ses Mains*, où l'ossature du squelette transparaît sous les doigts rosés, qu'on baise avec terreur, les sachant voués à la mort, et pour lesquels on pleure la souillure des tâches vulgaires. Morceau qui me rappelle, par son acuité, un poème de Félix Jean-tet, *Les Yeux de Velours*, que je crois un des plus navrants, des plus hallucinants, que connaisse la langue française :

*O mort fatale écrite en ces yeux que j'aimais,
 Une angoisse me hante:
 Si c'était toi, secrètement, qui me charmais,
 Mort dormant sous leur eau dormante?*

.....

*Ah! follement, oui follement, sans rien prévoir,
 Mes baisers extatiques,
 Loin de le détester, cherchaient le spectre noir,
 En leurs langueurs énigmatiques;*

*Et toujours, dans les nuits, je me repentirai,
 Toi qui dors sous le chêne,
 D'avoir obscurément en toi-même adoré
 Le charme de ta mort prochaine.*

Ainsi, il faut reconnaître à M. DesRochers toutes les gammes de l'émotion poétique, la vivacité, la chaleur, qui le placent parmi les « sentimentaux ». Et pourtant il ne s'oublie pas, il ne se lâche jamais sans bride. Il garde dans ses crises la retenue, le sang-froid artistiques. Son vers, chargé de vapeur concentrée, va le train assuré, égal, d'une locomotive. Il cisèle patiemment et diligemment ses blocs de dynamite. Et quand il veut être objectif, vraiment de Lisesque, il n'a qu'à rester ce qu'il est pour produire des laques raffinées, attentives et minutieuses :

*L'ours saisit au passage un arbuste et le mord ;
Après l'avoir flairé, saisit un arbre mort
D'un coup de patte lent où sa puissance éclate ;
Et lorsque, pour gober les cousins impudents
Il entr'ouvre sa gueule, on dirait que ses dents
Sont faites des rayons de sa langue écarlate.*

Ce qui est observé, mesuré, discret, en même temps qu'imagé et pictural. Et puisque chez lui ces formules s'adaptent aussi bien à toute l'étendue des suggestions poétiques, n'en ressort-il pas finalement ce que j'ai appelé une

poésie complète, ou quelque chose qui s'en rapproche et qui est sur le bon chemin?

Je suis obligé de conclure, et je le fais sans honte, que M. DesRochers est un de nos meilleurs poètes. Peu importe qu'il soit inconnu et jeune: il s'est hissé déjà, par le talent et l'exercice, à un rang distingué où il n'a guère que des égaux. Comme Alphonse Beauregard, qu'il remémore par plus d'un trait, il sait faire parler à la strophe un langage d'idées réfléchies et malgré tout étincelantes; et s'il creuse moins que son émule, il s'enlève avec plus d'élan. Comme Paul Morin, René Chopin, il a le culte des belles formes; et, parfois moins brillant que ceux-ci, il est peut-être plus profond. On peut moins bien le comparer avec Robert Choquette: ici ce sont des divergences de conception et de méthode; ce peut être seulement l'égalité dans le contraste. Il n'a, d'ailleurs, dit que son premier mot. Je sais qu'il a des ambitions larges: qu'il voudrait inventer une poésie terrienne plus véridique, plus proche de la terre, que celle à laquelle on nous a habitués; qu'il médite un poème géologique où se chanteraient l'éclo-

sion, les convulsions énormes, toute la préhistoire titanique des montagnes des Cantons de l'Est. Ces sujets sont dignes de sa muse et la feront peut-être monter encore plus haut. Mais il a exploité déjà une veine riche et rare, que l'on ne voudrait pas le voir délaissier tout-à-fait. Et l'on s'étonne qu'un tel début n'ait pas été plus remarqué. N'est-il pas étrange, par exemple, que, dans des concours littéraires, on préfère à une oeuvre aussi mûre et aussi adroite des tentatives novices, méritoires sans doute, mais n'ayant guère pour elles qu'un lyrisme brûlant, sans assez de fonds, de technique? Est-ce encourager sagement la lyre canadienne, la diriger dans de bonnes voies, que de couronner l'ébauché, l'imparfait, plutôt que l'art soigneux et habile? L'écueil de notre poésie, sa faiblesse fatale, n'ont-ils pas été de tout temps cette pâleur d'invention et cette nonchalance de langage qu'on porte au pinnacle, qu'on paraît poser en modèle? Je soupçonne que les juges, préoccupés d'orthodoxie, ont été effrayés par le titre du livre. *L'Offrande aux Vierges Folles*, cela rend, en effet, un son quelque peu hérétique. Et le premier

sonnet exprime le regret vague des belles fortunes manquées dans une attente trop fidèle. Mais qui ne voit que ce sont là des modes fugaces de l'âme, qu'on exprime parce qu'on les ressent, mais dont on n'entend pas faire une morale pratique? Il ne faudrait pas prendre des boutades pour des thèses. Et puis, ce titre n'est qu'un trompe-l'oeil, ne résumant en rien l'esprit général du volume. Si les juges l'ont lu jusqu'au bout, il n'y ont rien trouvé qui pût blesser une vierge sage; ils ont vu qu'il se clôt sur des aspirations mystiques aussi humbles qu'une page du second Verlaine. Il serait regrettable, d'ailleurs, que l'orthodoxie dût compter si fort dans des questions avant tout esthétiques. En mêlant à ce point à des jugements d'art des éléments qui leur sont étrangers, on enlèverait aux verdicts toute autorité, toute valeur. Il vaudrait mieux alors, au lieu de joutes de poésie, en instituer de catéchisme. Et l'on irait très loin en suivant la logique de ce procédé. Il en résulterait que si Victor Hugo, prosodiste incroyant, concourait avec la Sœur Marie-Sylvia, ce serait la Sœur Marie-Sylvia qui décrocherait le prix.

Les défauts de M. Alfred DesRochers sont pour la plupart des beautés qu'il n'a pas poussées assez loin, des élans arrêtés en route, des formes qu'il a voulu parfaites mais qui ont failli sur un point; conséquences nécessaires, en somme, de la limitation humaine. C'est par rare distraction qu'il est incorrect. Il s'empêtre pourtant deux fois dans les morasses du subjonctif. Voici un cas qui ne le voudrait pas:

*Un souvenir de vous persiste dans mon coeur,
L'emplissant d'une voix qui jamais ne se taise;*

et en voici un autre qui le réclamerait:

Et pourtant, bien qu'alors l'un à l'autre nous crûmes.

Il faudrait « nous crussions », ce qui serait une autre horreur. Il me paraît encore que le distique suivant délimite une posture étrange et décidément incommode:

*Nous nous allongerons, épaule contre épaule,
Sur le dos, mais le front tourné vers le Levant.*

Le mot « irrassiasible », enfin, est par lui-

même assez osé sans qu'on l'aggrave d'une faute d'orthographe.

Quand on ne trouve que ces vétilles à relever dans un volume, on peut se compter satisfait.

La région de Sherbrooke, que nous avons crue dominée par l'influence d'une autre race, est en passe de s'ériger en centre de culture française. Avec Alfred DesRochers, Jovette-Alice Bernier, Eva Senécal, Myriel Gendreau et le reste, tous groupés plus ou moins autour du journal *La Tribune*, il se forme là-bas un noyau d'artistes qui, si on n'y prend garde, rendront bientôt jaloux Montréal et Québec. Mais c'est là une utile et saine compétition. En plaçant les Cantons de l'Est sur notre carte littéraire, ces écrivains n'honorent pas seulement la petite patrie: ils créent un courant neuf d'action et de sève dans la vie intellectuelle de notre province.

ROSAIRE DION

“ LES OASIS ”

Ce volume, jugé en lui-même et comparé aux premiers vers de M. Rosaire Dion, fournirait une réponse à la question: Comment on devient poète. Il déroule un tracé de la marche constante, à partir de débuts infimes et à travers de rudes chemins, d'un talent, d'une vocation poétiques. L'auteur y démontre, y incarne, les phases de cette évolution: tout d'abord les germes du rêve semés au fond de l'âme, qui sont la grâce d'en haut, le don des dieux, et que rien ne remplace; puis l'instinct éveillé par la beauté des êtres, les « voix » imposant leur appel; les premières ascensions tentées vers l'idéal qui se dérobe; le labeur patient à chercher, à poursuivre; le savoir-faire d'abord novice, acquérant peu à peu l'habileté, l'expérience; l'oeuvre, pour commencer, informe, puis revêtant une symétrie et se rappro-

chant par degrés de la splendeur et de la dignité de l'art.

Cet achèvement serait beau, même précédé de disciplines classiques et aidé d'ambiances amies; mais ici que d'obstacles entravaient l'essor! Nashua, New Hampshire, n'est pas précisément le berceau des muses: c'est une ville de machines, dans un pays banal et farci de « bon sens », qu'on parcourrait d'un bout à l'autre sans rencontrer une idée abstraite. Les fumées qui en montent n'ont rien de grisant: elles exhalent en toussant l'âme noire de la suie; — les sirènes qui y chantent sont celles des « moulins à coton »; — et, en fait de langage, celui qu'on y entend n'a pas un son commun avec le rythme des *Trophées*. C'est là pourtant que Rosaire Dion a vécu, et qu'il peine comme tant d'autres en des besognes viles et pratiques. Et, malgré cet air étouffant, il a senti l'haleine de brises éthérées; à travers ce bruit de rouages, son oreille a perçu de lointaines musiques; tout le monde des pensées, des amours, des formes splendides, s'est révélé à lui par delà ces murs et ces brumes.

Sans guides et sans chemins pour pénétrer dans ce royaume, il s'est ouvert lui-même une route, il s'est forgé des armes et des clefs; il est parti tout seul, comme un preux de jadis, voué à gravir le donjon et à gagner le coeur de dame Poésie. Pour le dire en langue d'oc, n'est-ce pas un rare exemple de voir ce tout jeune homme, ce canadien des Etats-Unis, muni d'une simple instruction primaire, enchaîné à une *job* quelconque, éprouver l'ambition de l'art, cultiver des sons, des images qui ne servent à rien; s'isolant pour cela des tourbes futiles et se faisant une vie d'ascète, lisant tous les poètes, tous les traités de prosodie, s'exerçant à des rimes sans nombre, acharné à vaincre l'obstacle et à capter le grand secret?

Cet apprentissage, sans doute, ne pouvait être l'oeuvre d'un jour; il y fallait le temps autant que l'effort et l'enthousiasme. Peut-être se termina-t-il trop tôt. La hâte d'apprendre entraîna celle de produire, et le premier volume de M. Dion fut une oeuvre, à mon sens, prématurée. Les perles étaient rares parmi ce *Chapelet des Jours*; les *pater*, mieux que les

ave, en eussent compté les pièces passables, et l'ensemble, malgré de fugitives réussites, faisait l'effet d'une prière inexaucée. Henri d'Arles, en préfaçant ce recueil, rendit à l'auteur un douteux service: il eût fallu lui conseiller d'attendre. Les vrais amis de Rosaire Dion eurent plus de franchise, et constatèrent alors jusqu'à quel point la modestie, l'absence de présomption, le désir sincère de critique, s'alliaient chez lui à l'espoir et à la persévérance. Il se remit à l'oeuvre, gardant confiance en lui-même, mais avec plus de précaution; cherchant des évocations plus fortes et des formules plus magistrales; s'escrimant à dompter le mot riche, la rime évasive, à faire de l'idée et de l'image une synthèse logique et serrée. Comme résultat, il nous offre ces nouvelles strophes, de beaucoup en avance sur les premières, et qui décidément le posent comme un poète de mérite et d'avenir. La poésie pour lui cesse d'être ce désert où, à grande sueur, il luttait pour son existence; il a atteint des oasis rafraîchis par des sources, où il s'asseyait, reprend des forces, et où il élève à loisir des pagodes votives.

*Mes oasis, ce sont les îles
Rêveuses du recueillement,
Le fugace miroitement
D'archipels lointains et de villes.*

*Au gré d'illusions subtiles
J'enclos en mon sonnet fervent
L'or et la fumée et le vent
Qui teintent mes bonheurs futiles.*

*Ayant pour matière et couleur
Amour, Orgueil, Beauté, Douleur,
Sables d'or que le vent soulève,*

*Au désert immense du Rêve,
J'érige en l'ouragan pervers
Ces bleus minarets de mes vers.*

Or, vous le constatez, ceci est très gentil, est beaucoup mieux qu'une intention, contient l'imagerie, la diction, la touche qui marquent des vers d'ouvrier. Et ces vers abondent dans le livre; au lieu d'être, comme jadis, une minorité impuissante, ils comptent, et ils dominent ce qui reste du *vulgum pecus*. Le poète, de plus en plus, y pose ses qualités essentielles, qui sont d'esprit, de réflexion, autant que de sensibilité fine. Ces pièces ont toutes une

conception, parfois subtile et personnelle, mais au moins précise, définie, formant un noyau au poème. Et l'on aime ce chanteur qui s'efforce à penser, qui n'ouvre pas la bouche sans savoir ce qu'il veut transmettre. Sans doute cette pensée n'a guère de système, de lien collectif; elle se pose sur les choses un peu au hasard, y puisant des sucres disparates: leçons, symboles, apologues, mais sans la sève de théories vitales. — Mais n'exigeons pas d'un si jeune esprit une philosophie toute faite et toute mûre. Il a déjà la curiosité du mystère, l'instinct de le creuser; il a, pour guider son enquête, le culte ardent de la Beauté, plus sûre, plus lumineuse que la vérité même. Ces forces lui créeront un jour des convictions plus fermes et des tendances plus définies.

Mettons encore que ses allégories sont parfois usées: qu'il n'est pas renversant de trouver en Tantale le symbole de nos soifs insouviées (*Tantale*); en Icare l'aventure de nos coeurs téméraires (*Idéal*); de voir dans la mémoire le miroir du passé (*Le Souvenir*), ou dans le sommeil l'ombre de la mort (*Sommeil*). C'est ici la jeunesse redécouvrant un

monde très vieux et voyant tout en neuf parce que tout est nouveau pour elle. Mais d'autres aperçus ne sont pas communs, montrent une invention plus directe. La parabole de *Neige*, peut-être trop voulue, trop bien amenée, est pourtant pénétrée de sens intime.

*Prismatiques splendeurs, étincellements froids
Qui recouvrez du sol les morsures tragiques
De l'éclat lilial de vos tapis magiques.*

*Que ne pouvez-vous pas tapisser quelquefois
Les décombres poudreux d'un coeur lourd d'avanies!
— Il est rare qu'il neige au désert de ma vie.*

C'est un assez joli symbole que celui du bateau-jouet qui voudrait flotter, tenter l'onde, fatigué de son rôle de bibelot futile:

*Mais parfois, quand un vent furtif gonfle ses voiles,
La charpente s'agite et tremble jusqu'aux moëlles,
Comme un oiseau captif perdu dans le néant.*

*— Et nous sommes pareils au bateau languissant
Qui rêve d'archipels, d'inconnu, d'aventure,
Mais dont frissonne seule, aux brises, la voilure!*

L'eau qui coule sous la glace est une image

bien juste du temps qui nous emporte, même quand des heures sereines semblent le fixer (*Mirage glacé*). — Et ce tercet enclôt une idée forte en même temps qu'une terrifiante peinture :

*Car ce bruit, c'est le Temps, ce vide, c'est la Vie,
Et la minute affreuse et jamais assouvie
Roule des flots d'humains vers d'effroyables ports.*

Ces éclairs nous rassurent sur l'aptitude du poète à penser par lui-même, faculté que l'observation, l'étude, sauront encore aiguïser. Quant à son émotion, elle est sincère et délicate, intense sans être passionnée, faite surtout de ces mélancolies vagues qui assaillent l'âme de partout parce qu'elles sont tout d'abord en elle.

*Si je chante souvent, poète monotone,
La grisaille des soirs et des cieux embrumés,
Si je me plais à peindre avec des mots rythmés
Le vague, l'indécis d'un chimérique automne.*

*Il ne faut trop blâmer le refrain qui détonne,
Car je préfère même au soleil bien-aimé
Le brouillard qui s'accorde à mon coeur opprimé.*

Nostalgie de plages irréelles où l'âme fuirait la vie pesante; sympathies la liant avec les éléments, les astres; luttés avec les problèmes et les doutes obsédants; élans impuissants vers les cimes où habite la Paix et où fleurit la Beauté pure. L'amour n'a pas encore sur elle l'emprise qui enchaîne et tourmente: c'est à peine s'il l'attire en des déguisements naïfs. Mais cette réserve devient un raffinement, comme dans ce billet doux platonique et extrêmement gracieux:

*Je ne t'ai jamais dit de ces mots qui nous rongent,
Je ne t'ai jamais fait de serments éternels ;
Jamais nos frêles corps dans les gouffres charnels
N'ont fait de ces plongeurs humides de mensonges.*

*A peine si parfois les essaims de mes songes
Sont venus se blottir dans tes bras fraternels ;
A peine si parfois, en gestes solennels,
Mes mains prirent tes mains dans les soirs qui s'allon-
[gent.*

*Et pourtant, je le sais, quelque chose de fort
Mêlera nos chemins jusqu'au seuil de la mort ;
Et nous irons toujours, libres de frénésie,
Longeant le clair jardin d'où l'Eros en éveil
Offre ses fruits charnus et sa riche ambrosie
A nos coeurs satisfaits d'un rayon de soleil.*

Sentiment, en somme, un peu froid, manquant de tumulte et de fièvre, mais dont le calme même cache souvent l'opprimante angoisse. — Que dites-vous de cette nuée sombre traversant la douceur d'un jour de printemps:

*O nature en gésine, ô tourments printaniers !
Frémissements subtils des ombrageux halliers,
Amour se propageant au coeur de toutes choses !*

*Si lourds sont vos parfums et vos élans si beaux,
Qu'on oublie, enivré de vos amas de roses,
Les restes bien-aimés que cachent les tombeaux.*

Et, pour une fois, la plainte s'exhale en détresse poignante parée d'images audacieuses:

*Des rêves, des désirs fleurissent sur mes routes,
Mais, veux-je les cueillir, seules de chaudes gouttes
De sang perlent aux doigts de ma folle vigueur ;*

*Et je vais ébranlant les toiles fantastiques
Du Destin, et je vois mes rêves élastiques,
Comme un tremplin, lancer au ciel mon triste coeur.*

On voudrait que le choix du mot, la pureté de la syntaxe, le don de l'image et de l'épithète, fussent partout au niveau des vers que

j'ai cités. Car ce sont de beaux vers, ayant une vie intime et une splendeur plastique, comme seul un vrai poète peut en façonner. Mais je cite toujours le meilleur; je le fais par principe, croyant que la critique a surtout pour rôle de dégager la valeur des oeuvres, et que la vraie mesure d'un auteur est celle de son plus haut envol. Il faut constater cependant que dans l'art de la forme M. Dion a encore beaucoup à apprendre. Il reste dans ses strophes plus d'une hésitation, plus d'une touche malhabile, comme des grains égarés de l'ancien rosaire. La beauté est réelle, mais pas entière, pas soutenue. Il est rare qu'un sonnet soit « fort » d'un bout à l'autre: si ce ne sont pas les quatrains, ce sont les tercets qui s'affaissent. Ainsi la finale puissante que je viens de transcrire est précédée d'une ouverture très faible:

*Or je fais des soleils des orbites crevées ;
Chemineau, je m'éprends d'un rayon d'idéal;
Retrempant mon ardeur dans le rêve féal,
Il danse dans mon coeur des sultanes rêvées.*

*Le doute universel, cet insondable trou,
M'attire quelquefois, ralentissant ma course;
Mais de là j'aperçois mon astre la Grande-Ourse,
Et souvent le soleil au rythmique frou-frou.*

Comme tout ceci est bout-rimé, novice et incorrect! On ne peut rien faire d'une «orbite», qui n'est que la route d'un astre, et il est impossible qu'elle crève; le «rêve féal» est ici cheville éhontée; ce «retrempant» n'a pas de lien grammatical avec l'impersonnel «il danse»; ce «quelquefois» et ce «souvent» sont pur remplissage; cet «insondable trou» n'est pas distingué; «mon astre la Grande-Ourse» l'est moins encore; et le «soleil au rythmique frou-frou» montre un dédain complet du sens élémentaire des mots. Comment l'auteur se décide-t-il à raccrocher des vers pareils à d'autres qui sont frappés, saillants, significatifs.?

Et pourquoi, tout d'abord, s'être attaqué à cette entreprise du sonnet, une des plus ardues de l'art poétique, avec le resserrement de son moule, la fixité de ses nombres, la complication de ses rimes enchevêtrées? D'autres formes plus larges eussent permis plus d'aisan-

ce, fait pardonner un peu de sans-gêne: celle-ci fait éclater la moindre erreur, la moindre platitude. Un poète n'ayant pas encore la pleine sûreté du métier ne devrait pas faire de sonnets. Ceux-ci démontrent, il est vrai, les beaux dons poétiques de M. Dion, mais ne sont pas encore l'oeuvre sans tache que nous attendons de lui. — Il en est même plusieurs qu'il eût dû oublier dans ses cartons. Il a trop voulu faire un livre, quand une simple plaquette eût contenu ses effusions meilleures et choisies. Qu'il se persuade bien qu'ici la quantité n'est rien, ne peut rien pour asseoir une renommée lyrique. Et sans demander qu'il renonce à ses tendances ou à ses maîtres, on peut lui conseiller de moins poursuivre pour un temps la ciselure voulue, l'éclat verbal, la prouesse rythmique, et de tendre à une poésie plus simple, où son âme s'épandrait sans ce poids d'entraves, où le mot ne serait que la chair et le sang de la pensée.

Pour l'heure, son inspiration, sa manière, rappellent souvent celles de Nelligan : d'un Nelligan moins âpre, avec plus de cerveau et pas autant de sens artiste, mais avec un cou-

rant semblable de vision, de mélancolie. Et, cette fois, rien ne nous fait craindre qu'un naufrage tragique brise une lyre à peine accordée. M. Dion, nous l'espérons, nous fournira une longue carrière, marquée par les degrés d'une montée constante vers les derniers étages de l'art.

Que cette moisson de poésie nous vienne de Nashua, c'est à l'honneur de Nashua, peu accoutumée à ces gerbes; mais c'est surtout à l'honneur du poète qui a su la tirer de ce maigre sol par la magie de son vouloir et de son travail. Mais ne savons-nous pas que l'idéal, le rêve, les poursuites de l'esprit, l'instinct de la beauté, prennent racine et fleurissent partout où vivent des âmes françaises?

SIMONE ROUTIER

“ L'IMMORTEL ADOLESCENT ”

Il se produit dans nos sphères littéraires un intéressant phénomène. La poésie, si longtemps chez nous privilège masculin, comme la science, le sport, la politique, s'est vue envahie tout à coup par un essaim de muses nouvelles, toutes portant cheveux courts, jupes montantes, talons effilés, aussi femmes qu'on peut l'être, modernes jusqu'au bout de leurs ongles polis, et bien décidées, semble-t-il, à nous déloger du bois de lauriers où nous vivions depuis Virgile, où nous flânions beaucoup, il faut le dire. Cela n'est-il qu'une phase de ce féminisme conquérant qui s'affirme dans toutes les activités, qui refera peut-être la société sur une base thibétaine, dominée par l'atome femelle, et où nous jouerons, dédaignés, le rôle de bourdons dans la ruche? Ou faut-il croire que la poésie va à la femme parce

que l'homme ne s'en soucie plus; que, délaissée par nos cerveaux pratiques, elle se réfugie dans des âmes plus fines, plus sensibles, encore capables d'émotions fraîches et d'attaches idéales? Le fait est là: pour un recueil de vers paraphé d'un prénom robuste, il en paraît deux maintenant signés Jeanne, Lucile, ou Alice. Et ne croyez pas qu'il s'agisse de ces essais informes que tentaient quelquefois nos mères ou nos grand'mères, de ces thèmes de couvent, devoirs de pensionnaires attardées, où le naïf des conceptions s'égalait à celui du style. Nos poétesses sont à la page: elles ont l'âme du jour et de l'heure; elles connaissent leur métier. Comment ont-elles grandi sitôt, et comment savent-elles toutes ces choses? On se le demande, étonné. Inutile, en tout cas, d'être envieux; faisons-leur de bonne grâce une place sur les pelouses sacrées. Elles la méritent et la prendraient quand même.

Le trait commun de cette poésie féminine, c'est sa candeur, sa touche intime et son introspection subtile. Le monde extérieur paraît l'absorber assez peu: elle se concentre sur l'univers secret qu'hommes ou femmes nous por-

tons en nous. Ce sont des impressions, des confidences, bien plus que des tableaux reflétant la beauté des choses. Mais ce n'est pas l'accuser d'étroitesse. L'âme a aussi ses paysages, ses océans, ses astres, ses floraisons et ses bruits d'ailes. Chaque vie enferme en elle assez de spectacles, de motions vibrantes, pour échauffer des odes sans nombre. C'est cette splendeur interne, ce mystère mouvant de leurs coeurs que ces poétesses nous révèlent surtout, parce qu'elles sont toutes à l'âge où pour un être humain rien n'est plus palpitant, plus intéressant que lui-même. Leurs vers répondent à la question: « À quoi rêvent les jeunes filles? » — et il y a si longtemps, ma foi, que nous désirions le savoir! Elles nous le disent avec une belle franchise, avec une audace ingénue qui pose dans leur oeuvre la vérité de l'art avec la vérité humaine. Le temps n'est plus des réticences, des fausses pudeurs gardées comme un maintien, de ces rougeurs, de ces reculs qui n'étaient, après tout, qu'une habileté. La femme, faite pour l'amour, le sait et le confesse. Elle n'a plus honte d'un instinct divin. Elle n'attend plus Eros, elle

l'appelle; elle souhaite hardiment l'aveu et le baiser. Elle veut de son tyran toute l'extase et toute la souffrance. Elle rejoint à travers les âges l'âme ardente de Sapho; elle retrouve tout au fond d'elle-même l'âme-nature, jamais étouffée.

Cette poésie épanchée, personnelle, confidentielle, fait le charme distinct du livre de Mlle Routier. Ce qu'on aime en elle tout d'abord, c'est l'aisance et la bonhomie avec laquelle elle se présente, l'absence de cérémonie et de gêne, la camaraderie qu'elle vous donne de suite avec son auteur. Pastelliste autant que poète (elle est de plus sculpteur et musicienne!) elle a commencé par crayonner elle-même ses traits, en un joli fusain, au frontispice du livre. Elle vous dit: « Me voici: regardez-moi avant de m'entendre. » Et, dame, la regarder n'est pas déjà une pénitence! Ensuite, elle procède, sous vos yeux, à tirer de mignons coffrets des bijoux, des bandeaux, des parures intimes, sans que votre présence l'intimide à aucun degré. Elle vous dévoile son petit cœur comme elle ferait un joyau de famille; elle le fait miroiter, elle en fait jouer le ressort. Et

vous êtes enchanté, parce que ce cœur est ouvert très délicatement, a un tic-tac bien musical, lance des reflets curieux et attirants de toutes ses facettes.

L'inspiration de ces poèmes évolue autour d'un symbole, d'une figure idéale qui les surmonte et leur forme une sorte d'unité. C'est un éphèbe, jeune, beau, demi-dieu, demi-homme, que l'auteur a sculpté et dont le charme, après coup, l'a séduite. L'image, trop contemplée, devient une vision obsédante, la réponse à ses vagues désirs, l'impulsion de ses actes, la Beauté même qu'elle cherche et à qui elle voudrait insuffler la vie. C'est vers Lui que soupire son culte et que montent ses élans, même dispersés sur d'autres êtres. A la fin du volume, l'Adolescent s'anime, il parle; il révèle à sa créatrice qu'il n'est qu'un double de son âme, un décalque de sa pensée, l'incarnation de sa jeunesse et de son rêve. A l'inverse de la fable antique, c'est Galathée éveillant Pygmalion; mais le sens mystique est le même: l'art s'éprend de sa création, et cet amour la fait vivante.

Naturellement, sous cette égide, les attrac-

tions, les jeux, les enchantements, les surprises, les défaites et les deuils du coeur formeront le tissu de ces poèmes. Ils se résumeraient dans cet appel ardent d'un des premiers morceaux, où la Nature entière s'étreint dans les bras du Désir, devient l'objet d'une tendre extase :

*J'aime, et la beauté du soir chante en moi ;
Joyeux vont mes pas sur les fleurs heureuses ;
Leurs fragiles chairs se brisent d'émoi,
Toutes je les sens fléchir, amoureuses.*

*J'aime, et le couchant, soudain embrasé,
Sur ses lourds parfums, sur ses fauves teintes
Refermant son long rideau damassé,
M'enveloppe de ses moîtes étreintes.*

*J'aime, et le ciel pur m'ouvre son trésor ;
Tout m'est enivrant et doux de la terre.
J'aime. Qui? — Mon coeur ne sait pas encor.
J'aime et sur la Nuit mon bras se resserre.*

Mais la chanson du coeur n'a pas toujours cette gamme triomphale; le mode mineur s'y glisse et souvent la domine. Un son mélancolique, en fait, perce en sourdine dans l'oeuvre entière. L'auteur s'inquiète, interroge, et

ce qu'elle « ne sait pas », elle voudrait le savoir. Cette jeune fille a déjà des peines. Elle souffre de nerfs tendus, d'énergies comprimées, d'inhibitions, comme dirait Freud, de jouissances toujours moindres que ses attentes, d'avoir les bras trop courts pour enserrer le monde, de ne pouvoir à chaque minute cueillir l'amour comme un fruit mur. Ses attaches, en se précisant sur des frères humains, ont perdu leur sérénité, la blessent d'innombrables piqûres. Et par suite elle gémit, sans que pourtant sa plainte s'exhale en désespoirs tragiques. Car cette âme, si vive à s'éprendre, n'est pas assez naïve pour en déraisonner ou pour en mourir. Sa sincérité se tempère de bon sens, d'équilibre, et d'un brin d'ironie qui la fait sourire à ses propres maux. C'est peut-être un instinct d'artiste, un souci de pose esthétique, qui répugne aux gestes violents, qui retient les larmes vulgaires. S'arracher les cheveux n'est pas une attitude plastique, et met la déroute dans une coiffure. Elle entend souffrir en beauté, et que sa douleur, comme sa joie, demeure élégante et rythmique. Ce sont donc des émois légers pour la plupart, sympathi-

ques et touchants quand même, qu'on sent battre dans ces effusions. Elle éprouve pour certain jeune homme un commencement de caprice, et « il ne le sait pas ». (p. 20). — Elle a vu dans une lettre, trahis par l'écriture, les secrets même qu'on y taisait (p. 22). — Elle a deviné un refroidissement de l'ami au baiser plus léger, à la parole distraite. (*Doute*) — Elle soupçonne même sa bonne humeur: s'il l'aimait, serait-il si calme? (*Nuage*). — Elle se sent seule au monde: elle l'attendait ce soir, et il n'est pas venu! (*L'Heure qui Dure*). — Pourquoi n'écrit-il pas, pourquoi? (*Anxiété*). — Elle a voulu revoir le site d'un ancien rendez-vous, mais elle n'y a trouvé que la cendre attiédie des souvenirs. (*Retour*). — Dégoûtée des humains, elle s'est enfuie vers la forêt; mais elle y est à peine qu'elle invoque une présence aimée. (*Nature*). — Le ciel n'est pas, ce jour, de la teinte précise qu'elle voudrait. (*Matin d'Automne*). — Elle hait la pleine lune, et s'en vante. (*Au clair de la Lune*). — Eh quoi, n'est-ce que cela? Mais on sait bien que de ces égratignures se forme le tourment de la vie. Une longue *Lettre*, sur-

tout, déroule en un familier verbiage, ces protestations, ces riens tendres, ces reproches mêlés de sourires, ces regrets des prochains adieux, toute cette éloquence chuchotée que les amants connaissent si bien: — causerie négligée, presque téléphonique, d'où la composition disparaît; — simple transposition en rimes d'une « lettre d'amour » comme cent autres:

*Demain viens: il me reste encore beaucoup de choses
A te dire, et j'aurais à te remettre aussi
Ce livre où la fiction chante en légères proses.
Et n'est-il pas un mot dont je n'ai pas saisi
La portée en ta lettre; or comment y répondre?
Mais reçois un merci bien tendre d'ici là,
Pour l'étonnant bonheur que souvent tu fis fondre
Sur ma vie. Ecris-moi. Tâche d'être heureux, va.
Tu sais, ma grande malle est partie! Et partie
Cette robe bleu-pâle, oui, qui te plaisait tant!
Mais, cher, il reste moi! Viens demain, je t'en prie.
Je t'aime, amour. Bonsoir. — Il fait nuit maintenant.*

C'est affectueux, spontané, naturel en son prosaïsme, mais ce n'est pas la passion fatale. Mlle Routhier a pourtant des modes plus intenses. Une note profonde résonne en des vers comme ceux-ci:

*Tes douleurs, cher amour, je les veux à moi toutes;
J'aime leur regard triste où s'agitent tes doutes. . .
N'écoute plus le soir quand ces douleurs se plaignent,
Verse-les moi, ce sont tes blessures qui saignent,
Et du sang de ton coeur je voudrais m'enivrer. . .
Ne dis pas: 'Mes beaux jours en l'avenir s'éteignent!'
Remets-moi tes douleurs, ne vas pas blasphémer;
Si tu souffres, amour, je n'ai pas su t'aimer.*

Parfois quelque regret lui mord l'âme d'un tourment plus âpre; quelque dard plus cruel se tord dans une plaie vive. Alors elle peut, tout comme une autre, sangloter, crier vers le ciel:

*Mon coeur voudrait mourir du soupir qu'il exhale,
Mourir dans la lueur rouge de ce vieux soir.
Ah! le chant s'exaspère et se broie en un râle. . .
Mourir divinement sous ces notes en noir!*

(Rouge Sanglot.)

*Nous sommes seuls, enfin; pleure, mon violon,
Pleure tous les sanglots étranglés en notre âme!
À se tant comprimer, ils sont comme un baillon
Sous la main qui les tord, et leur fièvre s'enflamme...*

*Hâte-toi, précipite en tes soupirs heurtés
Mes regards angoissés, ma douleur haletante,
Ma vaste solitude et mes appels navrés.
La souffrance est en moi, ce soir, exaspérante.*

(Tristesse.)

Certes, c'est virulent à souhait. Mais ces accès sont courts et rares. D'ailleurs, l'auteur nous prie elle-même de n'y faire aucune attention :

*Lecteur, oublie ici ce que tu viens de lire ;
Le visage meurtri qui ne sait pas sourire
Est un mauvais visage et qu'il faut oublier.*

Et si c'est ainsi qu'elle le prend, nous aurions tort, n'est-ce pas, de nous bouleverser à son sujet ! Elle nous montrera, par contraste, plus d'une face souriante, amusante même, de sa pensée. Ce n'est pas que son sourire soit parfaitement ingénu : il est plutôt ironique et taquin ; mais enfin c'est de la gaieté, même exercée à nos dépens. Elle a toute une série de malins croquis où la portraiture s'acoquine avec la charge et la satire : — pastiches des « manières » diverses des poètes à la mode ; maximes d'une gaminerie piquante ; traits lancés à nos ridicules ; tableaux minutieux posant des scènes microscopiques ; silhouettes japonaises et chinoises, caricaturales à demi. Ces fantaisies révèlent une observation fine et un sens d'humour aigu. L'auteur n'est pas

si « subjective » qu'elle ne puisse regarder autour d'elle et y voir très clair. Elle sait retracer, par exemple, en un apitoiement moqueur, toute une série d'ennuis qu'amène notre vie sociale: — « Choses désagréables », — « Choses émouvantes », — « Choses peu rassurantes ».

*Cet homme qu'à l'instant on vous a présenté
Baisant votre main lasse un temps illimité ;*

*La jeune fille au bal qui soudain vous abîme
De compliments flatteurs et n'est pas une intime; . . .*

*Au réveil, dans la nuit, la lueur étrangère
Inspectant les degrés de la proche étagère;*

*Ce pas lourd vous suivant dans la rue et prenant
Après vous la ruelle, et sans cesse approchant, etc. . .*

Comme rien de cela, ma foi, n'est rassurant!

Mais n'y a-t-il pas une sagesse mûrie dans ces réflexions plus sérieuses:

*On croit que nos mamans n'ont jamais de chagrins,
De bobos comme nous; que des hommes combattent
Mais sont des inconnus sans noms, nés fantassins,
Cruels et satisfaits quand les guerres éclatent.*

*Un soir pourtant on voit les yeux aimés en pleurs;
Nos frères sont partis; c'est des enfants qu'on tue.
Pour changer un instant l'humeur des empereurs
Le nom Patrie, ô mère, au tien se substitue.*

Enfin elle peut, à certains jours, oubliant de railler, même de philosopher, livrer toute son âme à une joie purement naïve: et c'est une des pages de son livre les plus chaudes, les plus débordantes, que celle où elle proclame cet envahissement d'effluves bienfaitrices:

*Tout m'est joie et tendresse aujourd'hui:
Ce soleil mobile sur ma porte,
Ces enfants dont le jeu n'est qu'un cri.
Cette vasque où le jet se transporte;*

*Ce regard des hommes qui vous suit,
Ces couleurs en criarde cohorte,
Ces cafés clairs, leur multiple bruit,
Comme encor l'acre odeur, chaude et forte.*

*Et, légère et les cheveux aux vents,
Je m'en vais, de mes grands yeux fervents
Prenant tout du matin qui m'enchanté,*

*De la vie en ce bonheur épars,
Du plaisir ivre de toutes parts,
Avançant, conquise et triomphante.*

(Joie.)

Telle est la conception et la donnée de ces poèmes. On admettra qu'ils ont de l'accent, de la flamme. Que valent-ils comme littérature? Eh bien, certains d'entre eux sont d'un art adulte, expert même. Ces passages que j'en ai cités sont beaux, ou gracieux, d'expression comme de substance. Un vers comme celui-ci :

J'aime, et sur la Nuit mon bras se resserre

offre, en plus d'une évocation puissante, une image lyrique et splendide. Des pièces entières comme *Passants* sont précises, resserrées, habiles. D'autres, plus nuancées (*Élévation, Au Cimetière des Nuits*), laissent flotter leurs symboles comme des lueurs tamisées et douces. Dans presque toutes, des touches menues créent l'impression par le détail, par le cumul de teintes superposées; quelque tournure décele l'agilité et l'élégance. Il serait risqué néanmoins de baser trop d'éloges sur cette technique: on la trouverait si souvent en faute qu'elle pourrait, à la fin, se muer en cause de reproche. Beaucoup de ces rimes sont improvisées; les incorrections n'y manquent pas; la

syntaxe en est, d'occasion, entortillée, pénible. L'auteur s'octroie des permissions étranges : verbes en guerre avec leur sujet, périodes aux clauses disjointes, élisions inconnues à la métrique (*t'aurais pour tu aurais, s'immense pour si immense*). Elle s'embrouille dans ses pronoms possessifs :

*Parceque, votre voix voulant moins loin la mienne,
Un geste rapprocha ma bouche de la sienne.*

Elle n'est pas souvent terne; pourtant il lui échappe des lignes plus que grises :

Quel facile disciple en vous eut du Bonnet!

Soit, sa plume s'évertue un peu à la diable; on ne la citera jamais pour sa sûreté, son purisme. Alors, pourquoi cette poésie reste-t-elle charmante? C'est qu'elle a une moëlle intime qui la vivifie. Là où l'idée est rare, délicate, pénétrante, le mot, tout au moins la recherche, le ciselé, l'éclat distinct du mot, cessent d'être aussi essentiels. La voix du coeur peut être assez diserte pour se passer de fugues savantes. C'est pourquoi le folklore nous soulève par-

fois, malgré sa pauvreté technique. De plus, dans une poésie d'âme, c'est l'âme qu'on veut voir avant tout; elle est ici le modèle comme l'artiste. Si l'âme est de soi captivante, compliquée, curieuse, sa peinture, même quelque peu gauche, gardera l'intérêt profond du document humain. La poésie objective a plus d'exigences: il s'agit de choses, de spectacles, qu'il faut ressusciter avec leurs contours nets et leurs couleurs resplendissantes; ici l'indolence et la distraction perdent tout. Remarquez comme Leconte de Lisle est plus appliqué que Francis Jammes. Et tout ceci n'est pas un plaidoyer pour la paresse en aucun genre: c'est une explication de ce qui peut rester de beau dans des vers négligés, qui seraient encore plus beaux s'ils étaient soignés. Mlle Routier nous intéresse parce qu'elle a de l'invention, de l'esprit, de la verve, et que son émotion prend le moule de son être, qui est fin, varié, mobile, tumultueux, abondant en caprices et en surprises. Elle devrait pourtant cultiver la limpidité, la logique du style, le souci du mot juste, traiter sa phrase comme elle fait sa sculpture, où elle surveille, bien

sûr, le plus léger coup de ciseau. Alors, au lieu de nous charmer, elle nous ravirait.

Je ne sais si ces restrictions me classent parmi ces scribes « dont la critique gronde », et auxquels, avec beaucoup d'autres, « elle a pensé un soir », elle ne dit pas avec quelle moue. Je ne fais, il me semble, que grogner un peu. N'est-ce pas lui rendre bonne justice que de la distinguer comme poète authentique, parmi tant d'autres qui ne le sont que d'intention? Elle est poète, non pas peut-être par une vocation absorbante, mais par une expansion de son tempérament d'artiste. Elle aime tant la Beauté qu'elle la sent comme par toutes ses pores et voudrait la saisir par tous les tentacules de l'art. Elle versifie comme elle crayonne et comme elle burine, en hommage à l'Adolescent qui la poursuit, et qui est Apollon autant qu'Eros. La poésie complète son culte, arrondit son expérience esthétique sans l'accaparer tout à fait. C'est une façon de poétiser un peu dilettante, sérieuse toutefois et sincère, et qui, somme toute, en vaut une autre.

ALICE LEMIEUX

“ POÈMES ”

Inutile de vouloir cacher que j'adore ces poèmes. Ils sont de ceux qui me séduisent avant que ma critique ait pu prendre haleine et les traiter comme de simples « sujets ». Et c'est là, pour moi tout au moins, un critérium de beauté non commune. Si, en lisant un livre, la critique s'éveille la première, c'est mauvais signe; si elle reste d'abord conquise, hypnotisée, et se traîne à la suite du charme produit, c'est que le charme ici est l'essence principale; elle n'a guère plus alors qu'à justifier son admiration, en cherchant, comme par habitude, quelques brins échappés aux mailles ou quelques taches sur le poli.

Mais, après y avoir songé, voici comme je m'explique mon impression première et pourquoi elle persiste à la froideur de l'analyse. Je constate que les éléments qui composent l'oeuvre poétique et en déterminent la valeur sont

ici réunis, tous et chacun d'entre eux, dans une mesure notable et une proportion balancée; qu'ils forment un faisceau non seulement brillant, mais logique et compact, satisfaisant l'esprit autant que le goût esthétique. La pensée, l'imagination, le sentiment, la langue, la métrique, tout cela, dans ces vers, est ferme, délicat, distingué, dénote l'inspiration et l'art, se fond en une juste harmonie. Ces strophes se lisent sans que rien vous y choque comme fruste, lâche, mal bâti; elles ont l'aisance de choses venues toutes seules et la ligne pure de choses travaillées; à chaque instant elles vous surprennent par une idée, par un envol, par un trope éclatant, par un filet d'émotion rare; leur grammaire est immaculée et leur musique est une caresse. En vérité, que leur manque-t-il? Et j'ai l'air de faire là un bien gros éloge, mais je n'y puis rien. — Je vois toutes sortes de qualités superbes; comme envers je ne trouve que des vétilles. On dira que je passe au camp de l'encensement intégral: tant pis, ma confession est faite; et cette humiliante franchise est pour moi affaire de conscience.

Reprenons pourtant, comme défense, les

divers points que j'ai cités. J'aperçois d'abord que ce livre, sans aucune prétention à la hauteur philosophique, porte un courant de pensée réfléchi qui perce à travers son lyrisme, d'autant plus lumineux, vivant, qu'il fait corps avec lui. C'est parfois un problème posé, une leçon déduite; ce n'est souvent qu'un simple éclair, un aphorisme vif, la pointe subtile d'un hémistiche, l'éclat intellectuel d'une image; — mais c'est partout l'empreinte d'un esprit sérieux, qui creuse les symboles et sait en faire jaillir le sens, l'étincelle d'en dessous. Ces vers, en nous berçant, laissent quelque chose à l'âme pensante, l'exercent à interpréter, lui font tendre l'oreille à de moëlleuses résonnances. Quand je lis ce distique:

*Songe que, par un soir si calme et monotone,
Mourir ne semblerait qu'un peu plus de chagrin,*

je sens autre chose que la plainte d'une mélancolie pénétrante : je vois se révéler toute la cruauté de la vie, qui fait qu'on l'égalé à la mort. Cette apostrophe aux roses n'est pas une effusion banale: c'est un pressentiment très psychologique et très fin:

*Je ne sais pas encor la beauté des paroles,
Mais je goûte la vie au sein de vos corolles,
O roses, qui n'aurez ni le même velours
Ni le même parfum, quand j'aimerai l'Amour.*

On croit que ce morceau: *Les Regards des Enfants*, va être un refrain de nursery, mais il vous souffle ces notations:

*Ils sont créés du feu de l'âme des ancêtres,
On y voit des bonheurs qui passeront demain,
Des chagrins inconnus qui n'ont besoin pour naître
Que d'un jouet brisé sur le bord du chemin.*

Et ce n'est pas un discours de petite fille que ce long hymne *À la Nature*, où chante, avec une tendresse panthéiste pour l'âme universelle, l'angoisse de n'être pas comprise, la souffrance engendrée par la froideur du monde, enfin la désillusion qui rejette le coeur vers les émotions humaines:

*Tu fécondes les champs sans amour et sans rêve;
Les printaniers frissons qui finissent en nous.
Ne troublent pas ton coeur, et les soirs les plus doux
Ne mettent pas de feu dans le sang de ta sève.*

*Tu n'aime pas, ô Toi que l'on aime toujours!
Et pourtant, tout fiévreux des blessures trop chères,
Et pourtant, lourds encor des tendresses dernières,
Te reviennent les coeurs assoiffés de l'amour.*

*Mais tu ne peux frémir du grand rêve et du doute,
Tu ne sais pas les mots qui peuvent embraser.
Sur la route m'appelle un plus vivant baiser,
Nature ! Et je retourne souffrir sur la route.*

Mme Ackerman avait dit, d'un accent plus fier, mais combien moins ému et touchant !

*Je puis avec orgueil, au sein des nuits profondes,
De l'éther étoilé contempler la splendeur.
Gardez votre infini, cieux lointains, vastes mondes,
J'ai le mien dans mon coeur.*

Soyez sûrs que la distinction des vers d'Alice Lemieux tient, pour une large part, à leur qualité intellectuelle, à la lueur mentale qu'ils projettent. Mais ces rayons sont chauds, mouvants, multicolores; ils éclatent en reflets et en fusées; ils suscitent pour les yeux une féerie d'images. En fait, cette poésie semble être une image continue, tant le symbole la pénètre, lui est naturel et intime. Et, ce qui est la marque d'un art personnel, inventif, ces mé-

taphores sont rares et neuves; elles ne traînent pas depuis des siècles dans la friperie du Parnasse; elles sont faites sur mesure, et si justes, et si fraîches! On en citerait des centaines que le poète ainsi a marquées de son sceau: non de gonflées, de contournées, d'étranges, mais de toutes simples apparemment, et qu'il fallait seulement trouver!

*Comme une fleur fanée entre ses doigts vermeils
Le soir, de son balcon, a jeté le soleil.
Mais il ouvre aussitôt, pour en broder ses voiles
Le merveilleux écrin des vivantes étoiles.*

*Et le soleil, tombé dans les bras de la mer,
Renversant sur les flots ses pétales divers,
En fait un chemin d'or par où l'heure divine
Vers nos coeurs s'achemine.*

N'est-ce pas éblouissant de pittoresque et de couleur? Et sommes-nous étonnés que le poète ajoute:

C'est l'heure de prier, d'aimer, ou de mourir?

Croyez-vous que ce trope soit commun ou facile?

*Légalement, sous le geste de l'aviron,
Notre beau lac se froisse avec un bruit de rire ;*

que cet autre soit indifférent?

*Car souvent sur un lac se doublent à la fois
Les échos de nos coeurs et les pins de la grève.*

et qu'à défaut d'être une image, ceci n'en soit
pas moins une très étincelante pensée:

*Il est bon de savoir qu'il n'est pas de chemins
Plus sûrs que le sillage où me guident tes mains ;
Qu'on peut perdre sa route et retrouver son rêve.*

Tout cela dans un seul sonnet! Images,
images, par bouquets, par brassées ! traçant
non seulement la gloire des spectacles, mais les
figures de l'âme: l'exaltation, la joie, le désir,
la tristesse; les parant toutes de teintes et de
formes.

*Qui me consolera d'avoir des souvenirs
Si bleus de crépuscule et si roses d'aurore?*

Mon coeur tout rouge encor des roses du printemps.

Mon coeur mélodieux, blessé par l'infini.

. . . *Mon coeur désert et nu,*
Et vaste à contenir le jardin des étoiles.

Et ces conceptions, ces symboles, s'échauffent d'un souffle ardent, roulent au courant d'une émotion fiévreuse. Car c'est le sentiment, en somme, qui les crée, les anime et qui reste au tréfond de leur inspiration totale. Alice Lemieux est avant tout une sensitive; et toute sa poésie traduit son coeur chaleureux et vibrant. Coeur très jeune qui en est encore à des passions vagues et sans but, à l'enthousiasme épanché sur la beauté naïve des choses, mais en qui sourd déjà le grand flot des tendresses humaines. *Avant l'Amour*, le titre d'une de ces pièces, pourrait être celui du volume. C'est l'âme avant l'amour, mais tout proche de lui, voyant déjà s'entr'ouvrir ses portes et se creuser son précipice. — En attendant, comme elle se livre aux roses, aux astres, aux saisons! Comme elle les étreint et les baise!

*Au rêve de mes yeux que n'ont encor troublé
 Ni les pleurs par lesquels le regard est doublé,
 Ni les baisers d'amour qui ferment les paupières,
 Je m'enivre de Toi, rayonnante lumière,*

POÈTES DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

*Jour: temple de soleil aux colonnes d'azur,
Je voudrais te fleurir de mon coeur jeune et pur.*

Comme elle s'ingénie à saisir dans les parfums et les musiques des signes lui parlant, l'invitant:

*Musique, berce moi, toi qui sais me comprendre!
Dis-moi les mots d'amour que l'on ne m'a pas dits.*

*Chers parfums, dont la danse, autour de nos rosiers
Met dans l'air un goût de baisers!*

Chez les soleils, les flots, les printemps, ces amants splendides, elle veut trouver toutes les caresses et toutes les souffrances d'un amour de chair et de sang. Ils lui sourient, ils lui répondent, ils l'entourent de leurs bras. Mais parfois ils la boudent, et leur froideur est une torture.

*Beau soir, tu me fais mal à force d'être tendre,
A force d'être doux, et calme, et musical.
Ne dis pas ces chansons qu'on pleure de comprendre.
A force d'être aimant, beau soir, tu me fais mal.*

*Été, mon bel été, mon décevant amour. . .
Je reviens te bercer du chant de mon poème
Et tu n'as pas de coeur pour sentir que je t'aime.*

Elle sait pourtant qu'un autre amour viendra, qui saura l'arracher à ces tendresses cosmiques; d'avance elle le devine plus intime, plus consolateur; elle en éprouve la nostalgie.

*Je voudrais appuyer au profond d'une épaule
Mon coeur lourd des chagrins que je n'ai pas pleurés.*

Il n'est même pas certain qu'elle ne mêle pas son culte à celui du soleil, qu'elle n'explore pas déjà le bord de son mystère. Dans un aveu bien humble, mais pas trop pénitent, elle confesse à sa chère Nature plus d'une trahison vénielle.

*Veux-tu me pardonner, Nature qui demeures
Belle éternellement, d'avoir pendant une heure
Trouvé moins de clarté dans l'azur de tes cieux.
Que dans le double ciel d'un regard jeune et bleu ?
Pardonne-moi d'avoir, pour être un peu jolie,
Piqué dans mes cheveux tes grappes d'ancolie.
Nature ! J'ai gravé la date d'un aveu
Et tout un vers d'amour sur un bouleau si vieux
Que son écorce était aussi dure que blanche. . .
Et même, en souvenir, j'ai cassé quelques branches.*

Quelques pièces (*Quand les prés, Villanelle, etc.*), nomment déjà l' « ami », le con-

cevant encore dans le décor des paysages, mais pourtant lui disant des mots que les arbres ne peuvent comprendre. Et, s'offrant toute au nouvel Eros, elle lui promet comme à l'ancien un don inouï et suprême :

*Et je voudrais vous aimer tant qu'aucune femme,
Eût-elle en ses regards capté l'azur des cieux,
Ne pût jamais vous aimer mieux.*

Est-elle rassasiée? Pas encore. Pour que son cœur sache tous les frissons, c'est l'Infini lui-même, la Divinité, qu'elle appelle; c'est un Eden surnaturel qu'elle entend gravir, où tous les spectacles du monde seront centuplés, affinés pour une extase transcendante.

*Si je chantais l'azur et si j'ouvrais ma porte
Pour regarder passer la ronde de juillet,
Et si j'ai tout aimé d'un amour inquiet,
C'était pour agrandir le cœur que je T'apporte.*

Et si ce dernier rêve lui donne un peu de paix, c'est qu'il ne laisse rien plus à désirer et à poursuivre.

Excusez du peu! Cette âme, certes, ne pêche pas par un languissant appétit. Mais la sobriété n'est pas une qualité lyrique; et Mlle

Lemieux est essentiellement, absolument poète lyrique. L'enthousiasme, l'excès, l'envoûtement, la frénésie, sont juste ici ce qui convient.

Si j'en crois Jules Lemaître, Lamartine est le seul, de tous les grands poètes de France, qu'on puisse vraiment se figurer avec une lyre. Les autres sont des messieurs traçant des fugues sur du papier, maniant un burin ou un pinceau soigneux (quelques-uns même entassent des blocs à la truelle). Lamartine seul, ceint de laurier, improvise une musique: — ce qui en soi, ne le fait pas plus grand, mais qui pourtant le rapproche mieux de la notion traditionnelle de l'aède, du *vates* qu'Apollon agite. Mlle Lemieux, elle aussi, porte décidément une lyre, et se distingue par là de quelques autres de nos muses, qui jouent d'instruments différents dans leur très charmant orchestre: — de Jovette Bernier par exemple, pinçant d'un doigt nerveux une capricieuse guitare; ou de Simone Routier, touchant agilement une flûte gracieuse et trillante. Elle est plus soeur d'Eva Senécal, qui comme elle déverse son âme en notes jaillies et passionnées. Et elle est sûrement fille de Lamartine, comme

Gonzalve Desaulniers, Robert Choquette sont ses fils: d'un Lamartine toutefois en qui auraient passé l'âme d'une jeune femme et celle du vingtième siècle.

Ai-je besoin de prouver, après les citations ci-haut, que Mlle Lemieux connaît la langue française, et qu'elle possède la science du vers jusqu'en ses plus menus secrets? On ne trouverait pas, je crois, dans ces strophes une faute de grammaire; on n'y trouverait pas douze chevilles, j'entends d'authentiques, de patentes. Elles sont limpides, naturelles, musicales; on les dirait coulantes, si ce mot n'était devenu synonyme de facile et de négligé. Elles coulent pourtant, mais entre de belles rives régulières et solides. Concevez-vous miniature plus ingénieuse, plus gracieuse, mieux dite et plus rythmiquement parfaite, que ces deux quatrains?

*Comme un riant bouquet de roses, que le ciel
Tisse avec les rayons mourants de la lumière
Les nuages pourprés sont la beauté dernière
Que laisse, au bord du jour, le baiser du soleil.*

*Ainsi lorsque l'on voit la douceur d'un sourire
 Dans le dernier regard que nous donne un ami,
 L'adieu se fait moins lourd, car dans le coeur frémit.
 La floraison des mots qu'il n'ose pas nous dire.*

Alors, pas de défauts? Non, nul défaut grossier, qui s'étale, qui tranche comme une tache. Mais, comme c'est naturel, des degrés de valeur, et des fautes vénielles à comparer à celles que l'auteur confessait aux frênes. Il y a quelques pièces qui frisent la médiocrité : ainsi *Le Sens de la Douleur*, trop général et trop abstrait; *A Marcelline Desbordes-Valmore*, plutôt pâle; *Plénitude*, où l'idée n'a guère de suite. Il en est d'autres qui frôlent la mièvrerie, où le sentiment fond en sucre et se puérilise. — Ainsi ces dialogues entre oiseaux, arbres, ruisseaux et lilas; c'est très joli, mais ce l'est trop; c'est maniéré, c'est factice; si ce n'était si tendre, on croirait que ce fut écrit au couvent. Quand j'entends le rossignol roucouler à la rossignole: «Mon oiselle d'amour», et celle-ci lui répondre:

*De tout ce mois de mai le merveilleux poème,
 C'est ta chanson, mon rossignol!*
 cela me crispe légèrement.

En d'autres morceaux, mais très rares, Lamartine, dirait-on, est plus qu'une influence, devient un modèle qu'on imite. Et on l'imite si bien qu'il semble que c'est lui; mais alors ce n'est plus assez Mlle Lemieux.

*Lorsque je fermerai la porte
De tous mes horizons humains,
Que mon dernier regard emporte
Pour fleurir mes nouveaux chemins,*

*Le dernier baiser de ma mère,
Un bouquet de pure clarté,
Et que se ferme ma paupière,
Mon Dieu, dans ta sérénité!*

On se dit: « Comme c'est bien! » et, tout de suite après: « Où donc ai-je lu cela? »

J'ai fini, malgré tout, par découvrir des ombres: il faut bien faire plaisir à Claude Bâcle! Mais j'en tiens pour l'admiration globale et définitive; et je déclare qu'Alice Lemieux est une nymphe d'Ionie égarée dans nos bois d'érables, qui les fait résonner d'une chanson extrêmement douce, et dans lesquels elle cherche un jeune dieu qui lui-même l'appelle et qui, peut-être, est déjà venu.

EVA SÉNÉCAL

“ LA COURSE DANS L'AURORE ”

On s'imagine qu'un critique doit toujours penser la même chose. S'il est romantique, ou classique, ou symboliste, ou dadaïste, eh bien, qu'il le soit avec consistance; qu'il mesure les oeuvres à la théorie qu'il s'est faite; qu'il approuve celles qui s'y conforment et condamne celles qui s'en écartent. Qu'il ait des critères, des principes, qui montrent clairement, et d'avance, qu'une chose est belle ou ne l'est pas. Ce n'est pas tout-à-fait l'idée que je me fais de la critique. J'opine avec Sainte-Beuve qu'elle doit être un miroir capable de refléter le beau dans ses formes les plus diverses; que l'âme du critique doit être assez fluide pour se mouler souvent à des empreintes contraires. Le critique peut avoir des opinions, des préférences, et il faut qu'il en ait; mais dès qu'elles deviennent exclusives, elles lui ferment l'accès

à tous les mondes de l'art qui ne sont pas strictement le sien et le rendent incapable d'en juger avec sympathie. Les convictions trop arrêtées arrêtent en lui la facilité de sentir. Il faut qu'il soit plutôt un récepteur, un interprète, apte à se transformer tour à tour en ce qu'il traduit. Il doit s'efforcer de comprendre tout ce qui est compréhensible et d'admirer tout ce qui émet un jet quelconque de beauté; être prêt, au besoin, à faire céder ses doctrines au fait:—et le fait, c'est souvent que la beauté vous frappe en des poses étrangères aux règles, ou en des formules différentes de celles que vous préconisez. Vais-je me priver de savourer une belle page romantique parce que je suis, d'instinct, porté vers un art plus réel? Vais-je dédaigner une scène touffue de Hugo, de Zola, parce que je préfère la ligne économe de Maupassant, d'Anatole France? Ne pourrai-je aimer à la fois Gautier et Rodenbach, Rostand et Francis Jammes, ou, pour en venir au sujet, Nérée Beauchemin, par exemple, et Mlle Eva Senécal?

Ceci insinue que peut-être *La Course dans l'Aurore* ne répond pas en tout à mon idéal

théorique. Avec le goût un peu blasé de ceux qui ont trop lu, j'imaginerais une poésie moins effusive, dont l'idée se concentrerait sur des thèmes plus subtils et dont les ardeurs garderaient une retenue discrète; ayant plus de dessous, de secondes intentions, de sens à deviner, de lueurs tamisées et adoucies; — une poésie plus soucieuse de mouler la pensée en des calques définitifs; plus réfléchie et plus ouvrée, en somme plus compliquée et plus adulte. Mais à l'instant que je le dis, j'ouvre ce livre à quelque page ardente; je tombe sur des strophes agitées où l'âme s'épanche toute seule, bondit vers l'inconnu, magnifie en extases des songes naïfs et excessifs et gémit des souffrances que, n'ayant guère vécu, elle croit inouïes; où elle étale sa vive jeunesse, son cœur emporté, débordant, percé déjà de déceptions et de morts pressenties. Je sens en tout cela quelque chose de frais, de printanier, de virginal; une voix absolument sincère, dont l'éloquence vient du dedans, où le mot a jailli de la poitrine sans passer presque par l'esprit. Et je me dis, parce que je le sens, qu'il y a là, quand même, une beauté. Je fais taire l'analyse, j'ou-

blie pour un instant mes propres manuels; je me laisse bercer à cette brise chargée de l'arome des tiges folles et de celui même du coeur humain.

Expliquerai-je pourtant en quoi cette poésie n'atteindrait pas, selon mes « règles », à l'art transcendant et final, et comment, en sortant du charme où elle m'endort, je me retrouve pensif, mais non pleinement converti?

Elle n'a, pour commencer, qu'un appel intellectuel assez faible et assez restreint. Il n'y faut pas chercher d'idées importantes ou profondes, de clartés sur les grands problèmes, sur les sens secrets de la vie; pas même, comme règle, de ces concepts ingénieux où s'illumine quelque angle inaperçu des êtres. L'invention se limite à la redécouverte de choses mille fois vues, à l'expression de sentiments pour la plupart universels, simplement humains. Il ne faut pas un grand effort pour voir que la ramure est belle sous les feux du soleil couchant, ni pour sentir, quand on est jeune, la nostalgie des pays lointains, la soif d'aimer, la mélancolie de l'attente. Une poésie qui s'en tient à ces éléments n'a pas, évidemment, une gran-

de substance mentale; si elle excelle, ce ne peut être par la nouveauté, par le sens, par le choc qu'elle donne à l'esprit. Elle peut parler au coeur comme venant du coeur, saisir l'imagination par l'image, l'oreille par la qualité de son rythme; mais mes principes voudraient qu'elle parlât à l'âme toute entière, qu'elle surprît par ses découvertes, par sa révélation du monde, autant que par son envol et sa flamme. Il me paraît du moins qu'une poésie qui pense et qui fait réfléchir dépasse, le reste égal, l'art purement lyrique où seules les aspirations et les émotions se traduisent. Et, posé dans ces termes, ce principe est-il contestable?

L'émotion, par ailleurs, est essentielle au poème: elle en est le ressort vital. Mais après tant d'années où l'âme humaine a chanté ses rêves, il ne faut pas qu'elle soit un pur et simple écho. Il faut qu'elle se distingue par quelque tour nouveau, par quelque nuance rare, par quelque souffle inattendu qui lui infuse un caractère, qui lui refasse une pointe pouvant agir sur nos sens engourdis. Le moyen pour cela? Que le poète exhale son âme en ce qu'elle a d'exclusif, de réservé, d'individuel,

plutôt qu'en ce qu'elle partage avec les âmes de tout le monde. Il n'y a pas deux coeurs, pas plus que deux feuilles d'arbre, qui se ressemblent tout à fait. Si vous tracez vos différences au lieu de vos similitudes, vous créez forcément une peinture unique, qui aura son cachet, qui saisira par des traits distincts, qui vêtira l'attrait de l'inconnu et du mystère. Le sentiment, comme l'idée, doit être original, jailli de source enclose, marqué à votre anneau, portant l'image de votre être isolé; ne pas se contenter de couler dans le grand canal qui entraîne les soupirs de l'âme collective et moyenne. Le sentiment universel peut être plus humain, mais le sentiment personnel est plus esthétique. Autre prescription de mon code que Mlle Senécal esquivé. Son émotion sans doute est bien à elle et procède de son être intime, mais elle n'offre pas, semble-t-il, l'empreinte singulière, fixée, absolue, de sa personne propre. C'est une jeune fille s'épanchant avec abandon, avec une généreuse ampleur; pourtant les traits de sa figure morale ne se dessinent que vaguement. A-t-elle des modes, des caprices, des instants où l'extase la

quitte, une nature quotidienne qui la définit et la sépare? Cela reste un secret. Ce qu'on sent en sa voix, c'est de l'ardeur, de la mélancolie, mais en des souffles larges ayant la résonance de l'âme humaine plutôt que le murmure articulé de lèvres de chair. D'autres muses féminines se posent nettement dans leur oeuvre; on les voit remuer, agir, elles ont une silhouette précise. Mlle Senécal se fond dans le rayon de son poème. C'est une forme flottante et mystique dont le geste seul nous atteint. Ne nous pressons pas de conclure que sont art en déchoit; mais enfin ce n'est pas l'art personnel, restreint, distinctif, que prêcherait ma théorie.

Je prétends enfin que le mot s'identifie avec le poème; que sans lui la pensée, l'émotion balbutient; que c'est par lui, en somme, que la strophe s'établit, non seulement comme rythme, mais comme sens, image et symbole. Dès lors, qu'il soit choisi, exact, précis et lumineux; que l'expression n'erre pas au hasard de l'idée: qu'elle force l'idée même à s'achever, à se poser. Que la phrase soit serrée, rapide, et que la logique transparaisse sous son harmonie. Que

toute image soit juste et rare, toute épithète concrète, caractéristique de l'objet. Tout ce qui est diffus, lâche, amoindrit le vers, lui enlève quelque chose de sa valeur plastique. Ici encore cette oeuvre piétine sur mes règles, les observe quand cela lui plaît. L'auteur, certes, ne manque pas du don de s'exprimer; mais s'exprimer pour elle n'est pas un effort. Si sa pensée est vive, elle croit qu'elle se produira bien toute seule; et cela n'arrive pas toujours. Son adjectif souvent n'est qu'un ruban accroché au nom, qu'un bloc métrique commode pour l'empaquetage de la rime. S'il est dans la ligne de son thème, elle se souciera peu qu'il soit indéfini, abstrait, approximatif, ordinaire. Le matin sera « lumineux », la brise « douce », le sillon « fertile ». Il en est qui reviennent constamment sous sa plume : ardent, brûlant, enivrant, éperdu, doux, clair, joyeux, radieux, immense: épithètes faciles, interchangeable, et qui servent à tout. Elle les accolera sans cure de leur affinité logique. Ce seront les saisons qui fuient, « chaudes, échevelées »; les parterres « verts, assoupis, blancs et roses »; la grâce « insondable et ruis-

selante" du jour; le guerrier " futur, intrépide, âpre et beau "; Phébus à la face " claire, amoureuse et sereine "; une

*Clameur farouche aux sourdes frénésies
A l'attirance ivresse, aux âpres poésies.*

Ou bien ce sont de flagrants pléonasmes : royaumes " ensoleillés, brillants ", voix " colossale, géante ", la chimère " cruelle et méchante ", la vie " errante et vagabonde ". Et cela ne fait pas un art attentif, révisé : cela décèle l'apprentissage, l'artiste qui n'a pas encore maîtrisé à fond la manière, le coup de pouce, ou qui, par malheur, les dédaigne.

Que de choses, il faut que j'oublie pour me livrer sans gêne à l'enchantement de cette lyre! Eh bien, je les oublie, je vous assure; et tels de ces morceaux qui m'agacent quand je les épluche, j'en puis goûter, les yeux fermés, la pulpe savoureuse. Il y a dans ces vers une passion, un emportement, un crépitement d'incendie auxquels on cède bon gré mal gré. Ces songes sont si gonflés de tourment humain qu'on se reprend à les rêver d'une âme rajeu-

nie, primitive. Cette nature est si éclatante, qu'elle nous rend la surprise des bois, du soleil, des saisons. Tous les thèmes usés reverdissent en passant par une voix si jeune. L'avenir miroitant, l'enfance regrettée, l'amour, l'illusion, la mort, retrouvent leur séduction ou leur terreur. Et en cela réside la puissance de cette poésie, qu'elle ressuscite, à force de sincérité et d'intensité, ces spectacles anciens, ces sentiments universels. Je ne sais si *Le Soir* est un chef-d'oeuvre de langage: j'y crois voir, au contraire, toutes les fautes énoncées plus haut; mais il est sûrement frais, vibrant, édénique; il produit l'impression, la sensation du « premier soir ».

*Le soir, doucement, s'abat sur les branches
Comme un vol errant de colombes blanches,
Et les branches ont de légers frissons,
Des tressaillements, des bruits de chansons.
C'est une langueur sourde, orientale.
Que le jour vaincu, complaisant, étale.
Le soleil descend de sa haute tour,
Encor palpitant d'un splendide amour ;
Ses rayons mourants dorent la campagne
Qui ressemble à l'âpre et tintante Espagne,*

Qui s'émeut, s'agite, et semble gémir,
 Pareille à l'enfant qui ne veut dormir,
 Devinant qu'il est, de par la nature,
 Plaisir plus charmeur, plus douce torture,
 Plus exquise joie, sublime désir,
 Qu'il pourrait, ce soir, peut-être saisir.
 Un furtif accord tombe de la brise.
 Comme d'un beau luth qui soudain se brise,
 Et le jeune Espace halète, étendu
 Dans les bras de l'ombre, ardent, éperdu.
 Par ce soir trop plein, couleur de topaze,
 Etre un peu de paix, rien qu'un peu d'extase,
 Un peu d'ombre d'où le réel s'enfuit,
 Où le rêve monte et flotte en la nuit ! . . .

Ce n'est pas d'hier que les jeunes rêvent de s'envoler, d'être ailleurs. Mais cet instinct prend chez l'auteur la force d'une obsession qui se communique (*La course dans l'Aurore, Partir, Invitation, le Regret, la Promesse*) :

*Partir par un beau soir, quand l'horizon se dore,
 Lorsque la fleur mourante a des gloires d'aurore
 Sous l'éclat transitoire et fauve du couchant ;
 Avec un coeur séduit d'un jeune enchantement,
 Partir, vagabonder, aller à l'aventure,
 Boire au plaisir divin de la fraîche nature,*

*Et sentir palpiter en son être éperdu
 Les ailes de l'oiseau dans l'azur suspendu !
 Lorsque l'ombre et les flots clapotent dans les rades,
 S'accouder lentement au bord des balustrades,
 Le coeur agonisant sous le baiser du soir
 Lumineux et paré comme un beau reposoir ;
 Etre là, pour un rien, de bonheur étourdie,
 Prendre tout l'univers pour un coin d'Arcadie !
 Voir s'alanguir l'espace aux parois de corail,
 L'espace fabuleux, ardent comme un séraïl ;
 Partir, lorsque le soir à l'horizon se glisse,
 Errer des jours, des mois, sur les mers, comme Ulysse
 Dans l'éblouissement d'immuables étés! . . .
 Je songe à vous, pays lointains, cieux enchantés!*

L'amour, après la faim, est le plus vieux
 besoin du monde; mais, à lire certaines de ces
 strophes, on s'imagine qu'il vient de naître et
 mousse pour la première fois dans un coeur:

*Ce soir, je pense à vous que je ne connais pas,
 Mais qui viendrez un jour, peut-être,
 Je songe à vos regards, au doux bruit de vos pas,
 À ce qui vous fera mon maître.*

*J'ignore tout de vous ; je ne sais votre nom,
 Votre âme ni votre visage,
 Et je garde pourtant, pour vous en faire don,
 Mon espoir et son cher mirage.*

*Vous viendrez, vous serez là tout près de mon cœur
Si près que mon être en tressaille.*

*Je sens, en évoquant ce merveilleux bonheur,
Quelque chose en moi qui défaille. . .*

(L'Offrande.)

C'est ce sentiment frais, cette vision éblouie, qui font la poésie d'Eva Senécal excellemment lyrique et nous entraînent à son appel. Mais comme il faut qu'enfin tout se réduise à des principes, n'y en a-t-il pas un qui s'adapterait à ceci, qui contrebalancerait les autres, et qui justifierait la jouissance empirique que nous éprouvons? Et ne serait-ce pas le suivant: Si, des trois éléments qui constituent la poésie, — la pensée, l'émotion, la forme, — il en est un qui prédomine à un degré exceptionnel, avec une richesse rare, avec un éclat supérieur, il compensera plus ou moins l'insuffisance des autres; il lui arrivera de créer, à lui presque seul, la beauté. Ce pourra n'être pas la poésie complète, mais ce sera quand même une vraie, éloquente poésie. Cet axiome ferait pendant à celui d'Emerson: « Si vous faites quoi que ce soit mieux que personne autre, le monde se pressera à votre porte ». Il expliquerait assez

bien les anomalies apparentes qui marquent nos admirations: comment on peut placer très haut le poème de Lucrèce, qui est tout de pensée, mais de pensée profonde, vigoureuse, magistrale, — adorer en même temps Musset, qui est tout sentiment, mais sentiment subtil, exalté, délicat, — se délecter aux parnassistes, dont les tableaux froids se rehaussent de la splendeur plastique des mots; trouver même sans scrupule un charme à Rimbaud, à Quillard, purs jongleurs en syllabes, mais qui les font sonores, timbrées et éclatantes. Ainsi je puis me dire: la poésie de cette jeune fille est remarquable, parce qu'en elle l'ardeur, la spontanéité, l'absorption mystique, atteignent un niveau éminent, poussant à l'arrière-plan d'autres ingrédients de l'art. Cette idée me rassure; j'ai une excuse légale, je pourrai admirer en paix. Et aurais-je, par hasard, trouvé la formule de l'éclectisme?

D'ailleurs, en généralisant, j'ai dépassé, comme c'est fatal, la mesure exacte et manqué à la pleine justice. Mlle Senécal a parfois des idées subtiles, fait jaillir parfois des symboles de ses tableaux exubérants. Cette course dans

l'aurore dont elle rêve et qui la fascine, elle sait ce qu'elle recouvre et où elle conduit. Ayant dit l'attraction de ces départs splendides, de ces climats lointains et magiques, elle ajoute, nous livrant son intuition secrète:

*Et mon être, enivré d'un intime transport,
Tend les mains à la Gloire, au Plaisir, à la Mort.*

Après un crayon délicat du soir envahissant la terre, cette évocation visuelle se mue en une image mentale emplie de sens intérieur:

*Seul, dans la grise nuit qui commence à descendre,
Mon coeur vit, étincelle au milieu de la cendre.*

C'est par une autre image non seulement brillante, mais inventée, psychologique, que se clôt *Le Regret*, disant la déception des rêves satisfaits et le retour à l'ancien désir:

*Et pourtant, puisqu'ainsi doit être toute vie,
Le regret ternissant ce que le coeur envie,
J'aurais vu, certain soir à bien d'autres pareils,
Sous les mêmes mourants rayons du chaud soleil,
J'aurais vu, l'âme triste et de regrets saisie.
Un navire, quittant les rives de l'Asie,
Parfumé de cédrat, de myrrhe et de santal,
Et rapportant mon coeur vers mon pays natal.*

Son sentiment n'est pas toujours général, anonyme. Elle se révèle parfois sous des profils plus personnels. Ainsi l'amour, pour la gagner, doit la prendre à son heure, à certains instants alanguis où l'âme est prête à se livrer:

*J'ai si longtemps souffert et pleuré d'être triste
Et de ne point aimer,
Que mon coeur, aujourd'hui, plus mollement résiste
A ton regard charmé. . .
Mais ne te fais pas gloire, en ton être agréable,
Si de toi tout m'a plu,
Car, ne l'ignore pas, seule en est responsable.
L'heure où tu es venu.*

Elle a donc ses modes, ses caprices. Malgré l'ardeur de ses attaches, elle n'est pas sûre de son coeur:

*Oh! dis, lointain ami, as-tu songé qu'un jour
Je pourrais n'être plus la même,
Ne plus vouloir t'entendre et n'avoir plus d'amour,
Lorsque tu me diras: "Je t'aime"?*

Elle doute encore plus de sa force à résister aux traits d'Eros. Elle se propose d'être bien sage,

*Mais quand la nuit frémira toute,
 Qu'Eros embusqué sur la route
 Guettera les couples heureux
 Amour, il faudra que tu partes,
 Car notre paix à tous les deux
 Est un frêle château de cartes.*

Ce sont là de ces traits où la femme se trahit sous la pythonisse. Et s'ils sont rares dans l'oeuvre, ils existent pourtant. Quant à la diction de ces poèmes, il lui arrive de dépasser son étiage habituel, d'atteindre à cette forme serrée et soigneuse qui lui manque souvent. Quand elle dit que le vent du nord «brouette» des tas de neige, ce n'est pas un de ces mots lâches que je lui reproche. Quand elle envie le « repos immortel des étoiles », ce n'est pas là un adjectif commun. Quand elle peint l'insecte qui dort,

*. . . roulé dans un brin d'herbe de la pelouse,
 Pendant que follement, un jeune dahlia
 Baise la rose, à qui la brise le lia,*

ce n'est pas là une prosodie novice. Lamartine eût signé cette strophe romantique:

*L'espace merveilleux sera notre domaine,
 Nous aurons la splendeur et le calme des eaux;
 Nous irons, sans ennuis, où le hasard nous mène,
 Et nous serons pareils à des couples d'oiseaux.*

Des pièces entières comme *Sagesse* et *Printemps* satisfont à souhait tous les principes possibles. On ne veut rien de plus vernal, de plus leste, de plus dégagé, fonds et forme, que ce dernier morceau, qui a l'entrain d'une ode bachique et la musique de castagnettes agiles:

*Oh! que cette heure est troublante,
 Et nue, et vive, et charmante!
 Que tout est blanc, rose et vert!
 Ardents, le bec grand ouvert,
 La grive, le gai pivert,
 Le merle gris, l'alouette
 Et la stridente fauvette
 Sont les joyeux soprani
 De ce concert infini.
 Bondissant comme des balles
 Au tintement des cymbales
 Qu'agite le vif printemps,
 Nos coeurs fougueux, palpitants,
 Chantent, sautent dans la danse,
 Tambourinent en cadence,
 Grisée du magique vin,
 Que verse l'Eros divin.*

Ainsi cette lyre s'impose souvent en dépit de ses fautes, mais quelquefois aussi par son art mûri et complet. Comment, dès lors, ne pas espérer de grandes choses d'un si noble talent dans son développement final?

Mlle Senécal, en somme, met dans la poésie canadienne une note de passion, de flamme soutenue, qu'ont touchée bien peu de nos chantres. Et dans le cercle toujours croissant de nos aèdes féminins, cette inspiration enfiévrée lui fait une place à part. Car tandis que Blanche Lamontagne trouve une émotion calme dans l'effluve des champs, de la mer; et que Simone Routier, Jovette Bernier, puisent le sentiment dans leur coeur, mais le retracent surtout dans ses nuances fines et fugaces, celle-ci l'embrasse tout d'un bloc, fumant et consumant, nous le jette à la face comme son vent du nord brouette les tourbillons de neige. Et par là, après tout, ne s'isole-t-elle pas aussi, ne se dévoile-t-elle pas dans sa nature distincte, ne se crée-t-elle pas, comme les autres, une personnalité vivante?

Mlle MEDJÉ VÉZINA

« CHAQUE HEURE A SON VISAGE »

Un de nos plus austères critiques, qui a pour règle assez curieuse de juger les poèmes par les deux vers les plus mauvais qu'il peut y découvrir et qu'il exhibe comme preuve triomphale de leur nullité, me sommait récemment de nommer les poètes excellents, supérieurs, que je crois trouver dans nos lettres. Comme il prenait le soin d'en nommer deux lui-même, ayant produit, à son avis, des oeuvres « remarquables » (et conséquemment supérieures), cela me dispensait de toute autre recherche. Deux, ce serait assez: je n'ai pas dit qu'il y en eût légion. Mais juste à ce moment, Apollon en personne me tendait un secours inopiné. Une voix nouvelle, hier encore inconnue, s'élevait au milieu de nous, et nous surprenait par des chants que les plus blasés de nos juges ont applaudis, comblés d'adjectifs enthousiastes. Puisqu'ils ajoutent ainsi, sans que je m'en mêle, une unité à leur

catalogue d'oeuvres rares, je me sens sûr de moi en disant, à mon tour, que les poèmes de Mlle Medjé Vézina ont des mérites exceptionnels et veulent une place de choix parmi les productions excellentes, remarquables, que compte déjà notre poésie.

« Chaque heure a son visage » : ce titre par lui-même revêt un tour psychologique, annonce les confidences d'une âme repliée sur elle-même et sur la succession de ses modes sensitifs. Car le visage des heures, c'est celui qu'elles dévoilent à notre être intime et celui, en somme, que nous leur créons. En fait, ces poèmes éclairent le monde du dedans plus qu'ils ne reflètent les spectacles, tout en empruntant à ceux-ci leurs suggestions et leurs symboles. Ils évoquent avant tout les traits d'une personnalité humaine sous les forces subtiles qui la meuvent : personnalité bien distincte, vibrante, sympathique, chaleureuse, affinée : celle d'une femme que la vie exalte et qui en aspire tous les souffles. En creusant ainsi dans son propre sol pour en exhumer les secrets, Mlle Vézina poursuit la tradition d'analyse réfléchie et de sentiment individuel

établie par le groupe de nos femmes-poètes. Ce qui la distingue de ses soeurs, c'est, dans son émotion, quelque chose de plus inquiet et de plus nerveux, dans son essor plus de tumulte, dans son abandon plus d'audace, dans sa mélancolie un désenchantement plus amer. Au lieu de rêves miroitants, elle nous livre une expérience adulte engendrant une philosophie mûre et dégagée de toute entrave. C'est un coeur intrépide et libre qui clame, comme il le fait, ses appels à l'amour, ses défis aux contraintes factices. Il y a dans ces strophes un emportement de désir, un frisson, un tourment, comme une ivresse dionysiaque absorbant l'être tout entier. Jamais rien d'aussi violent ne s'était vu sur nos calmes rives. *Baisers, ô bruit de feuilles, Cantique au bien-aimé, Déchaînement, Tendresses décloées*, sont des pièces hantées de sensualité fiévreuse que seul pouvait sublimer un art éloquent et exquis. L'amour s'évoque ici dans toute sa vérité humaine, dans sa simplicité, sa profondeur, sa flamme, sa volupté sacrée: chaste à force d'élan vital et de don absolu. *Quand les dieux ont pleuré* touche un lyrisme encore plus

rare. C'est maintenant le vent sauvage, amant fantastique et folâtre, que cette nymphe passionnée implore pour son époux, dont elle veut sentir sur sa chair les chaudes, invisibles caresses.

*O vent, ne t'en va pas, n'appelle pas ailleurs,
Prends-moi dans ton chagrin comme on prend une*
[proie!

*Vent, prince de démenche, ombreux et vagabond,
Que t'ai-je murmuré dans ma folle prière?
Je porte comme toi des détresses qui font
Ce poids d'ombre que j'ai sous toutes les lumières. . .
Ton angoisse à la mienne est semblable; je veux
Bondir et triompher avec toi dans l'espace.
Viens possède mon coeur et ma chair et mes yeux
Et qu'à tes bras musclés mon délire s'enlace.*

Il y a de quoi faire frémir dans leurs limbes les mânes timides d'Albert Lozeau et faire fuir aux forêts la muse douce de Blanche Lamontagne. À côté de cela, des soifs de liberté, d'isolement farouche, délivrant l'âme de tout ce qui l'enserme (*Le désir couleur d'épi d'or; Mon rêve habite près des feuilles*):

*Ah! s'arracher aux soirs hargneux de sourde haine,
Aller vers des ailleurs qu'àèrent d'autres ciels;
S'alléger du boulet invisible qu'on traîne*

*Sur des chemins pavés et pestilentiels;
Fuir sans se retourner l'horizon de la ville
Où le cœur haletait comme un bandit traqué !*

.....

*Choisir un joug divin, marcher sur une route
Où le soleil est comme un éternel passant ;
Voir dans son libre cœur que le tumulte envoûte
Une sénérité circuler comme un sang !*

En d'autres heures, par contre, c'est la chanson des ivresses mondaines, le pétilllement de la danse se mêlant à celui du vin (*Pocharde*) ; — tantôt des plaintes âpres, angoissées, exhalant la protestation et la révolte (*Invectives à la Douleur*) ; et tantôt le regret du chagrin fidèle qu'on a laissé glisser entre les fissures de l'oubli (*Le cœur mal gardé*) ; — puis des prières risquées, mais touchantes, où la vierge peu sage voudrait convertir le ciel même à l'excuse de son péché (*Agenouillement, Notre-Dame de la Complaisance*). Comme elle le dit en épilogue au livre, elle a tout aimé dans sa joie et tout osé dans sa douleur ; elle ne regrette rien, elle a vécu portée par des ondes fatales ; elle a suivi la loi des fleurs naïves et des vies guidées par l'instinct, dont jamais la

pensée ne revient en arrière et qui ignorent la lutte morale:

*Il n'est pas de remords dans la ruche déclose,
Pas de combat dans la tâche des roses.*

Rêves exaspérés, appels ardents, jouissances aiguës, souffrances magnifiques: telle est la substance de ces strophes qui toutes sont des mémoires intimes, ou plutôt des révélations à haute voix et à ciel ouvert. Sans doute, l'artiste s'essaie à regarder le monde sensible, et elle en trace des notations vives; mais cette poésie des objets est débordée sans cesse par l'envahissement de l'esprit; tous les êtres y pensent, y palpitent, y ont des intentions et des buts qui sont ceux mêmes de l'âme qui les crée. On devine la vie qu'elle leur prête au seul titre de ces morceaux: *O trains exténués de frénésie; Le petit pied nu de l'aube; Mélancolie sur le jardin; Lune aux charités blanches*, etc.; mais on n'en doute plus à les lire:

*O Trains tourmentant le soir doux
Où votre désespoir s'allume;
Bête que traque un décret fou,
Soumis au frein, bavant l'écume;*

*Trains qui prenez dans l'été chaud
La plainte des oiseaux sauvages,
O vous dont l'intensif sanglot
S'infinise sur nos rivages;*

*Quand vous fuyez, semant ainsi
Votre âme sombre et clandestine,
Vous me broyez, c'est comme si
Quelqu'un mourait dans ma poitrine.*

Quoi qu'elle fasse, et malgré les images brillantes dont elle pare les objets, cette vision reste subjective; l'observatrice ne peut s'abstraire de l'enquête personnelle qui la fascine et à laquelle elle ramène tout; elle disperse sur tout sa propre conscience, ses nerfs excessifs et vibrants. Le monde ne lui fournit que des répliques d'elle-même.

Mais dissipons une équivoque: cette chanson n'est pas belle simplement parce qu'elle est intense. Elle pourrait, avec toute sa fougue, rester commune ou n'être que charnelle et brutale. Il y a des milliers de bonnes romanesques et de modistes exubérantes qui sentiraient aussi vivement peut-être, mais écriraient des vers inénarrables. Délirante ou paisible, l'inspiration ne vaut que par l'idée forte

qu'elle couve et par les signes qui la transmettent. On aime sans doute cette poésie pour sa flamme vigoureuse, mais ce qui permet qu'on l'admire, c'est sa lueur intellectuelle et le don qu'elle possède de fondre son émoi en paroles choisies et splendides. La plupart de ces vers scintillent de pensées fines, pénétrantes, délicates, fourmillent d'images neuves, inventées, s'enlèvent d'un mouvement juste et sûr, résonnent d'une mélodie experte; ils révèlent cet art subtil qui se fait oublier tant il fait corps avec sa matière. Et ce sont ces qualités rares qui, emportées au tourbillon que le coeur agite forment finalement une poésie de puissance et de caractère.

On se demande d'où elle dérive; et il n'est guère d'école à laquelle elle se rattache nettement: mais on peut au moins soupçonner une influence voisine. Il y a bien des sympathies entre l'inspiration, la manière de Mlle Medjé Vézina et celle d'une autre artiste au talent reconnu, Mlle Marie Lefranc. Quelle parenté existe entre la jeune fille canadienne et son aînée bretonne (bien un peu canadienne aussi)? Est-elle sa soeur ou sa fille? Peu im-

porte: il est sûr qu'elles se ressemblent. Mais ressembler à Marie Lefranc, c'est être original, et ce qu'on apprend surtout d'elle c'est à rester pleinement soi-même. Ainsi l'analogie de certains tours d'idées, de style, la communauté même de certains défauts, n'empêchent pas Medjé Vézina de parler son langage à elle et d'en garder tout le crédit. Elle n'a emprunté à personne tant de vers coulés d'un seul jet, tant de métaphores lumineuses et révélatrices. On a peine à les isoler de l'oeuvre, parce qu'elles en forment le tissu, mais en voici des brins épars: cette objurgation, par exemple, à la nef endormie, paresseuse à tenter de nouveaux orages:

*Meurtri, fourbu comme un être accablé de jours,
Revêtu de fatigue et d'espoir qui chancelle,
O navire, pourquoi sommeilles-tu toujours
Ainsi qu'un triste oiseau ramassé dans ses ailes ?...*

*Vois, le soleil bondit, tout l'horizon rougeoit:
C'est un claquement clair d'invisible étendard.
L'espace est un jardin de roses enflammées.
Les coeurs sont en éclats : tout parle de départ.
C'est l'heure où le lointain hante l'âme pâmée ;*

*Les regrets, les désirs voguent sous d'autres cieux.
Toute la terre semble en pieds nus sur la grève.
Navire, éveille-toi ! . . . quitte, léger d'adieu,
L'amitié du vieux port désabusé du rêve . . .*

*Souviens-toi du frisson de ta sirène folle,
Vibrant comme un essaim de frelons irrités . . .*

*Qu'importe si tes pas comme un songe divaguent ;
Reprends la route dont le caprice éblouit.
Quand le soleil du soir croulera dans les vagues,
Confondant le baiser du rayon, de la mort,
Ton coeur reposera dans un suaire d'or.*

De même, ce pastel si vivant du jardin
mouillé par l'averse :

*Il pleut sur le jardin; les papillons moroses
Dorment leur cauchemar où veille le regret.
Le bolet, frissonnant dans l'air devenu frais,
Rabat son capuchon. Faisant un bruit de soie,
Les tiges sont des bras où circulent la joie.
L'heure a tu le caquet des oiseaux persifleurs
L'arbuste, dont l'épaule est un amas de fleurs,
Secouant ses parfums, comme une oreille, écoute
Vibrer les entrechats de la nombreuse goutte.
L'herbe qui méprisait le soleil outrageant,
Se voit envelopper dans un ballet d'argent.
Ah! la ronde de joie où la feuille chavire!
Emmêlements d'odeurs, de frissons, de délire!*

*Un pétale fléchit, se renverse épuisé,
Petite bouche ayant reçu trop de baisers,
Car le coeur de la pluie est bien loin d'être sage.*

Cette richesse d'invention, d'imagination, de vocabulaire, se prodigue ainsi à chaque page. Et remarquez-vous l'allure classique de ces lignes, leur mètre sculptural, en même temps que leur éclatante modernité? Un vin si pétillant dans ces traditionnelles amphores, ce n'en est que plus neuf et plus piquant. Les audaces même s'imposent par la sûreté de leur art. Et chaque fois que Mlle Medjé Vézina s'en tient à ce genre de hardiesse, elle reste une artiste achevée. Malheureusement elle le dépasse; et alors le vase craque et il n'en coule qu'une mousse futile. Je sais qu'il ne faut pas regarder à la loupe des effusions pénétrées d'un souffle si vrai; mais il est des excès qui sautent à l'oeil nu et vous crèvent presque la rétine. Le poète, même en transe, reste soumis aux lois logiques et ne peut s'affranchir de certain ordre dans ses concepts. Des traits incohérents, cueillis presque au hasard, assemblés sans souci de leur accord mental, n'excuseront jamais l'intention qu'on leur devine.

C'est pourtant ce qui blesse en certaines de ces stances trop bouillonnantes et trop gonflées. Deux ou trois idées à la fois s'y battent sous une rime; elles empilent en une seule une poignée d'images disparates. Défaut qu'on regrette aussi en Mlle Marie Lefranc: mais c'est malgré cela, non à cause de cela, que nous l'estimons. Si Medjé Vézina eût relu tous ses vers à la lumière du sens commun, elle eût biffé, j'ose espérer, ceux-ci et quelques autres:

*Un buisson de désirs dansant comme un parfum
Sur qui s'est abattu le songe d'une étoile.*

*Trains couleur des espoirs défunts
Que foule votre frénésie,
Noyant l'arc-en-ciel des parfums
Dans une noire poésie.*

*Et moi, je songe au contour de ta bouche,
Au cri mouillé de tes baisers.
Je tutoyais un ciel moins chaud que ma démence.*

*. . . Mon coeur jeune et fort,
Plus charnel que le vent qui projette l'abeille
Contre l'églogue d'or.*

*Demain ils pleureront cette faiblesse d'être
Une argile passive aux longs doigts argentés.*

Ce n'est pas là nouveauté, hardiesse: c'est pure et simple confusion. Le mot galimatias vient aux lèvres; et si j'appliquais la méthode de M. Berthelot Brunet, de tels vers à eux seuls voueraient l'oeuvre, d'un bloc, à la hotte de l'absurde. L'argile aux longs doigts argentés: hélas! l'abeille qui se cogne à l'églogue: holà! Mais ils prouvent seulement que la méthode est fautive. Car, même avec ces distractions, et ces témérités punies par la déroute, cette poésie, neuf fois sur dix, se tient dans les limites légales et nous laisse admirer sans honte ce qu'elle a d'inventif et d'audacieux. Rarement manque-t-elle aux lois de la langue: j'y remarque seulement cette faute de grammaire, « balot vile », compliquée d'une faute d'orthographe, et cette naïveté:

Le chat félinement coule son pas feutré.

Naturellement, puisque « félinement » veut dire comme un chat.

Ce n'est pas par ces accidents qu'on peut juger une oeuvre de ce mérite: il faut la voir d'ensemble et en ses traits essentiels. Il reste que Medjé Vézina inaugure chez nous une

poésie de passion ouverte, a trouvé des cris émouvants de désir, de tourment intérieur, une expression de la nature imbibée de ses propres sensations et qui n'est pour cela ni moins observée ni moins fine; et qu'elle traduit ces éléments en formules personnelles et riches. Elle ferme dans nos lettres féminines un cycle où manquait encore ce chaînon; et elle le ferme avec éclat.

Blanche Lamontagne, Jovette Bernier, Eva Senécal, Simone Routier, Alice Lemieux, Medjé Vézina: six muses de notre sol poursuivant chacune une beauté distincte, mais ayant toutes l'instinct, le souffle, le talent d'explorer leur coeur et de le définir. Et elles me suggèrent une question qui va faire dresser les cheveux à toute une école, mais que j'aurai le courage de poser quand même. Puisque la mode est à « nommer », voudrait-on nous nommer six poétesses de France qui, à l'heure actuelle, dépassent de beaucoup et, là, bien clairement, notre demi-douzaine? Qu'on y aille à coeur joie: je ne demande qu'à m'instruire.

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Préface	7
NÉRÉE BEAUCHEMIN	
« Patrie Intime »	23
GONZALVE DÉSAULNIERS	
« Les Bois qui chantent »	36
ALPHONSE BEAUREGARD	
« Les Alternances »	47
RENÉ CHOPIN	
« Le Coeur en exil » — « Dominantes »..	57
LUCIEN RAINIER	
« Avec ma Vie »	73
ROBERT CHOQUETTE	
« Metropolitan Museum »	86
ALFRED DESROCHERS	
« L'Offrande aux Vierges Folles »	98
ROSAIRE DION	
« Les Oasis »	115
SIMONE ROUTIER	
« L'Immortel Adolescent »	129

POÈTES DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

	PAGES
ALICE LEMIEUX	
« Poèmes »	146
EVA SÉNÉCAL	
« La Course dans l'Aurore »	161
Mlle MEDJÉ VÉZINA	
« Chaque heure a son visage »	180

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE
9 JUILLET 1934
POUR
LES ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE
PAR
ARBOUR ET DUPONT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
MONTRÉAL

Dans la série
" LES JUGEMENTS "

<i>Estampes</i> , par Henri d'Arles.....	\$1.00
<i>Nos Historiens</i> , par Henri d'Arles.....	1.00
<i>Essais critiques</i> , par Harry Bernard.....	1.00
<i>Au service de la tradition française</i> , par Edouard Montpetit.....	1.00
<i>Carquois</i> , par Albert Pelletier.....	1.00
<i>Egrappages</i> , par Albert Pelletier.....	1.00
<i>Pour l'Amour du grec</i> , par Pascal Potvin, ptre	1.00
<i>En feuilletant nos écrivains</i> , par Séraphin Marion.....	1.00
<i>Sur les pas de nos littérateurs</i> , par Séraphin Marion	1.00
<i>Ombres et Clameurs</i> , par Ch. Henri Grignon..	1.00
<i>Littérature française moderne</i> , par Robert Rumilly.....	1.00
<i>Paragaphes</i> , par Alfred DesRochers.....	1.00
<i>Nos Immortels</i> , par Germain Beaulieu.....	1.00
<i>L'expression juste en traduction</i> , par Pierre Daviault.....	1.00
<i>Parlons . . . Musique</i> , par Rodolphe Mathieu.....	1.00
<i>Poètes de l'Amérique française</i> , par Louis Dantin (1ère série)	1.00

\$1.00

ARBOUR & DUPONT
MONTRÉAL